



## Université et société

### Rêves et revendications

”

Vraiment, le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront ma vraie université.

Albert Camus

3: Editorial (Alvin Sold)

**Accent aigu: Université et société: Rêves et revendications**

4, 5: Université et société. Souvenirs et rêves (Michel Decker)

6, 7: L'université de Charybde en Scylla. Enchères et rabais à la sauce malthusienne (Jean Sorrente)

8, 9: Discours libertaire et discours politique: Un couple paradoxal en 2018? Université et politique (Franck Colotte)

10, 11: Bildung schafft Gemeinschaft. Demokratie braucht Multiversalwissen (Carlo Kass)

12: Chères questions et affirmations gratuites. Gnomorrhagie Université (Paul Hemmer)

13: Reflections on/against the Present. Institution as Crisis (Fabienne Collignon)

14: Letter from England. University 2018 (Diana White)

15: In the air. Oxford Blues (Ariel Wagner)

**Musique:**

16, 17: Das Trierer Theater stellt den Spielplan für 2018/2019 vor. Neustart am Trierer Augustinerhof (Martin Möller)

**Beaux-arts:**

18, 19: Chroniques parisiennes. Multivalences (Clotilde Escalle)

20, 21: Die Künstlerin Clio Van Aerde im Gespräch. „Die triviale Bewegung des menschlichen Ganges.“ (Alain Steffen)

22: Skizzen aus Paris. Frémion & „dessin d'humour“ (Pascale Velleine)

**Ici et ailleurs:**

23: Gramma apo tin Ellada. Havana ist in Lefkada! (Linda Graf)

24 25: Der Bürger, der was vermisst. Die siebte Knappheit: Wasser (Frank Bertemes)

26: Der europäische Krieg 1939-1945 (8). Winston Churchill (Tino Ronchail)

27: Gewalt in der Gesellschaft. Zwischen Ausblendung und Dramatisierung (Jim Schumann)

**Retour sur image:**

28: By Gado

## Impressum

Editeur: Editpress Luxembourg S.A.

Coordination générale: Alvin Sold; Coordination technique: Coryse Koch,

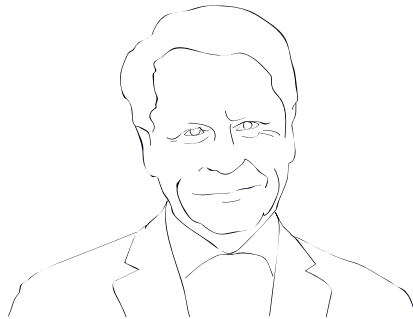
Coordination extérieure: Ian De Toffoli, Luc Belling, Ariel Wagner

Toute correspondance est à adresser exclusivement à kulturissimo@editpress.lu

Supplément du Tageblatt du 14 juin 2018

Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>

Prochain numéro: le 12 juillet 2018 – Clôture rédactionnelle: 20 juin 2018



Alvin Sold

# Motrice de quoi, l'Univ'?

En 1968, la société sclérosée, pour sauver l'essentiel, devait bien concéder quelques réformes aux étudiants en colère. L'Université hors contrôle un court instant fut cependant remise au pas bien vite. Son rôle n'est-il pas de produire des élites capables de trouver leur place dans le meilleur des systèmes économiques, pour le développer, sans le mettre en question?

Petit rire jaune. – Un demi-siècle „après“, l'Université occidentale est férue de rankings. Qui monte, qui descend? La nôtre, la luxembourgeoise déjà dans le top 200? Merveilleux, félicitations!

Il est vrai que „nous“ mettons le paquet depuis 2003. Nulle part ailleurs en Europe on a tant investi dans la création d'un enseignement supérieur nouveau. L'Université du Luxembourg, installée sur son site de Belval, ne manque de rien, ou presque. Elle attire des enseignants de plus en plus brillants, et, en bonne logique, un petit peuple d'étudiants surdoués, venus des quatre coins du monde.

Bologne, l'alma mater studiorum fut fondée en 1088 dans un esprit de rupture. A l'école cathédrale de l'évêque devait succéder un enseignement libre de rechercher, de questionner, d'analyser, de proposer. Au fil des siècles, les universités européennes, maîtresses du savoir à développer et à transmettre, cultivaient la liberté de penser plus loin, dans toutes les disciplines. Elles assumaient pleinement et fière-

ment leur capacité d'accélérer les projets politiques, scientifiques et culturels, tels que la recherche les rendait possibles.

L'imparfait, dans la phrase qui précède, exprime le doute de votre serviteur sur la finalité des orientations prises depuis deux générations par l'Université occidentale. Comment, en effet, ne pas voir partout la même subordination aux intérêts premiers de l'économie de marché?

L'Université n'est-elle pas en passe de devenir, au sein de l'économie de marché, une sorte d'entreprise examinée et cotée par les agences de rating privées? Ses ressources ne vont-elles pas dépendre de façon croissante de sa capacité d'être „utile“ au premier degré, en produisant les personnels qualifiés exigés par – oui, le voilà encore, ce mot – par le marché, ce Léviathan privé, indompté et féroce?

Le savoir et l'usage qui en est fait déterminent le devenir de la société humaine, universelle. L'apprentissage, l'accumulation, l'extension du savoir est un objectif dont la finalité devrait être cette fameuse société humaniste parfaitement accessible, mais qui s'éloigne actuellement au pas de course. Trop grands, trop puissants sont les intérêts matériels en jeu.

L'Université trouvera-elle en soi les moyens de se libérer, de reprendre ses distances du sponsoring économique?

Il faut l'espérer, pour le bien public et l'intérêt général.

## Universités et société

## Souvenirs et rêves

Michel Decker

En ce printemps 2018, les étudiants sont en grève en France. En 1975, nous étions également en grève en Belgique, à Liège en l'occurrence. Les raisons sont comparables, malgré les plus de 40 ans de décalage: les efforts des gouvernements de faire des économies dans le secteur de l'enseignement supérieur. Ce qui a comme conséquences un contrôle plus poussé des institutions universitaires et une exposition plus vaste de l'enseignement aux financements privés. Et donc de l'influence du privé sur les programmes et les recherches.

## Souvenirs

En 1975, beaucoup d'étudiants belges manifestaient dans les rues contre la loi dite „Humblet - de Croo“, du nom des deux ministres responsables. L'objectif de cette loi était, en gros, de réduire les budgets des universités en bloquant des engagements de personnel, des promotions et les salaires. Et en réduisant l'accès des étudiants aux subsides. La solution avancée, à l'époque déjà, était que les universités se tournent vers le secteur privé pour dénicher des financements complémentaires que l'Etat ne voulait plus mettre à disposition. A l'âge de 23 ans, d'une génération issue de la période plus sociale et humaine de l'après-guerre, cela nous choquait. Rendre l'enseignement supérieur dépendant de financements du secteur privé équivalait, à nos yeux, à abandonner la liberté et l'indépendance de l'enseignement et de la recherche. Cela était incompatible avec notre vision du monde, et ce l'est toujours d'ailleurs. D'où notre participation, assez solitaire au sein de la faculté des sciences appliquées, aux manifestations dans les rues de la ville de Liège. Nous, c'était mon

collègue et ami luxembourgeois, Nico, et... plus rien de notre groupe. Il faut dire que les autres facultés étaient beaucoup plus engagées politiquement que les futurs ingénieurs. Mais pour bien marquer notre point de vue, nous avons laissé sur nos deux places vides dans la salle de cours un carton plié bien visible, sur lequel était marqué „En grève“. Heureusement, et c'est à l'honneur des professeurs de l'époque, notre cavalier seul luxembourgeois ne nous a pas apporté d'ennuis. On pouvait même deviner un certain respect. Avec un recul de plus de 40 ans, il faut constater que notre engagement n'a pas réussi à arrêter la déferlante du néo-libéralisme, lâchée durant l'ère Thatcher/Reagan dans les années 1980. L'idéologie du néolibéralisme s'est imposée depuis lors de façon brutale. Avec comme objectif déclaré d'offrir à l'exploitation privée tout ce qui était géré jusque là par le secteur public. Tombent là-dessous les infrastructures (autoroutes, chemins de fer, télécoms, énergie, eau et assainissement, etc.), mais également l'éducation, la santé, les retraites.

## Nostalgies

Mais restons encore un peu avec l'université si différente d'il y a 50 ans. A l'époque, le Luxembourg ne disposait pas encore d'université nationale et les étudiants s'en

allaient faire leurs études dans le pays de leur choix en Europe ou ailleurs. Un peu à l'image des voyages de compagnonnage du Moyen-âge, voyages qui avaient une haute valeur éducative. Quelle était à l'époque la relation entre le système éducatif luxembourgeois et l'Université de l'Etat à Liège (ULg)? En première année, il nous est arrivé, après plusieurs semaines de cours communs, que nos collègues belges ont osé nous demander quelle note nous avions eue à l'examen d'admission à la faculté. Nous tombions des nues, car nous n'avions même pas entendu parler d'examen d'admission. Là, c'était aux collègues belges de tomber des nues à leur tour, eux qui avaient dû se taper, après le bac, une voire deux années de classes préparatoires en vue de ce fameux examen d'entrée. Tandis que l'ULg admettait, sans examen aucun, les étudiants grand-ducaux munis de leur bac de la section maths spéciales. C'est dire l'estime que portaient les Belges à notre enseignement. Cet arrangement n'existe plus, depuis belle lurette, malheureusement.

Autre impression qui est restée en mémoire: au bout de cinq années d'études et d'épreuves intensives, l'ULg nous remettait symboliquement notre diplôme lors d'une cérémonie officielle. Le vice-recteur, qui était en même temps un de nos professeurs principaux, ne nous parlait pas d'opportunités ni de „start-up“. Mais il nous

disait à peu près ceci: „Vous avez appris ces dernières années beaucoup de choses en matière de sciences et de technologie. Mais ne perdez jamais de vue que dorénavant, vous devrez appliquer l'art de l'ingénieur!“ Et il a insisté sur la notion d'art en complément, pas en opposition, à la notion de science. Je me demande aujourd'hui si les robots et les ordinateurs connaissent cette notion de l'art de l'ingénieur? Une autre anecdote d'un autre temps.





En 5e, donc dernière année à l'ULg, les futurs ingénieurs avaient des cours de droit industriel, de sociologie dans l'entreprise et d'économie politique. Lors de l'examen oral en droit, en petit groupe, le professeur nous demandait de lire et d'interpréter chacun un article du Code civil qui se trouvait devant nous. Et le professeur de nous dire après examen qu'il pouvait discerner, au vu des aptitudes des candidats à analyser les textes de Code civil, qui avait fait des études de latin. Ce commentaire pour documenter que l'apprentissage de langues dites mortes, comme

le latin ou le grec ancien, n'étend pas seulement la culture générale de façon considérable, mais peut apporter des avantages bien pratiques.

Tout n'était cependant pas parfait à l'époque comme le montre le souvenir suivant. Il était et il est sans doute de pratique courante que les jeunes diplômés de l'université sont contactés, peu après la remise des diplômes, afin de rejoindre l'association des anciens de la faculté. Votre auteur a écrit à l'époque, et à la main, une longue lettre de refus au responsable, reprochant à une partie de l'enseignement un manque flagrant d'esprit critique vis-à-vis des effets de la technique sur la planète. La raison du courroux: dans le cours de thermodynamique, matière importante, il était indiqué que la consommation mondiale en énergie augmentait tous les ans de 7%. Ce qui veut dire un doublement tous les 10 ans. Et cela sans autre commentaire, sans mise en garde sur cette progression folle dont nous constatons mieux les effets aujourd'hui, 40 ans plus tard, sur le climat et l'environnement en général.

## Les rêves

Depuis, il y a eu la réforme du système éducatif supérieur sous le nom de „Bologna“ qui permet aux étudiants de se déplacer plus facilement lors de leurs études, d'un pays à un autre. Mais qui a introduit également la notion de concurrence entre les différents établissements d'enseignement et de recherche. Les étudiants sont devenus des clients. Ce jeu est maîtrisé parfaitement par les systèmes anglo-saxons que d'autres ont bien copié. Et il est dans la logique du système néolibéral que le marché de l'enseignement ne peut pas



être laissé au secteur public. On parle d'un chiffre d'affaire de l'ordre de 4000 milliards de dollars par an, dont environ 2000 milliards pour l'enseignement supérieur. Donc l'enjeu vaut la chandelle pour l'industrie privée de l'enseignement.

Vous aurez compris que l'auteur n'est pas convaincu du bienfait de toutes les réformes. Même l'excitation actuelle portant sur la digitalisation tous azimuts laisse sceptique. L'humanité a bien eu des Einstein, des Goethe, des Kant, des Copernic, des Avicenne et des Platon sans, oui, sans ordinateur, sans iphone et sans twitter. Et si vous faites attention à ce qui vous attire lors de vos vacances, vous allez constater que la plupart des choses qui vous donnent satisfaction ou attirent votre admiration, n'ont rien ou très peu à voir avec les évolutions des dernières décennies.

## Les critiques

Deux experts de l'enseignement, deux voix critiques confirmeront ce scepticisme. La première est Diane Ravitch, la grande dame du système éducatif états-unien. Née en 1938 à Houston, Texas, elle est historienne, analyste des politiques de l'éducation et professeur d'université. Elle était également ministre adjoint de l'éducation aux Etats-Unis de 1991 à 1993. Que ceux qui sont tellement friands d'évaluations à tout va dans nos systèmes lisent les conclusions de Diane Ravitch dans son livre: *The Death and Life of the Great American School System: How Testing and Choice Undermine Education* (2010), qui est devenu un best-seller aux USA. Trois ans plus tard, elle a sorti le livre: *About Reign of Error* (2013). Dans ce livre elle s'insurge contre ceux qui déclarent le sys-

tème éducatif américain mort et sans chance de récupérer. Dans un plaidoyer passionné, elle exige d'arrêter le mouvement de privatisation des écoles. Une telle politique draine, selon Ravitch, les étudiants et les financements du système public. Avec comme résultat un système de ségrégation, système qu'aucune société humaine ne peut souhaiter.

Et écoutons, pour terminer, Nico Hirtt, professeur et syndicaliste belge, né en 1954 sur les bords de la Moselle au Luxembourg. Sur invitation du syndicat SEW, Hirtt a parlé en mars 2010 à l'Athénée de-

vant un public de 250 personnes sur l'approche par compétences en éducation. Il écrit: „L'approche par compétences affiche la prétention d'inciter l'élève à intégrer l'ensemble de ses connaissances dans une réflexion globale et de former ainsi des élèves critiques et responsables, mais de façon selon moi totalement infondée. Premièrement, pour intégrer des savoirs, il faut d'abord les maîtriser.

Or, l'approche par compétences, non contente de laisser dans le vague la nature des connaissances à transmettre, ne répond en aucune manière à la question de la façon de faire accéder l'apprenant à la connaissance, à la compréhension, à la maîtrise théorique.

D'autre part, je m'inscris en faux contre une vision aujourd'hui fort à la mode qui consiste à considérer que l'on dispose d'un esprit critique à partir du moment où l'on parvient à formuler un avis sur tout, en particulier sur ce que l'on ne connaît ou ne maîtrise pas. Doter les futurs citoyens de la capacité d'être critiques et de prendre leurs responsabilités dans un monde de plus en plus complexe, cela signifie d'abord les armer des connaissances qui donnent force pour comprendre ce monde dans toutes ses dimensions: économique, historique, culturelle, technologique, religieuse, scientifique, ... Et cela, ça passe forcément par des savoirs.“

On ne pourrait mieux formuler nos propres appréhensions. Paradoxalement, un enseignement plus général, plus universel est toujours dispensé, pour de bonnes raisons, mais de plus en plus dans des écoles privées, non accessibles au commun des mortels. Et la privatisation de l'enseignement est le moteur de la ségrégation à long terme. Des grèves seront donc toujours nécessaires.



Régis Debray

L'université de Charybde en Scylla

# Enchères et rabais à la sauce malthusienne

Jean Sorrente

Le soir tombait lentement. Le soleil déclinant éclaboussait de ses ondes vernaies la pelouse qu'on voyait, depuis l'amphithéâtre, reconfigurée en tavelures vertes et cramoisies. Tout, comme dans les églogues de Virgile, devenait pastoral, lisse et liquide, et s'animait de mélodieuses chamarrures. Nous étions un petit groupe d'étudiants et assistions au dernier cours de la journée. Nous étions dans l'entre-

deux, au moment où se dissipait le paysage et que, dans le miroir des fenêtres, commençaient à se réfléchir nos têtes sérieuses penchées sur La Conjuración de Catilina. D'autres jours, c'était la Convention racontée par Soboul ou l'idéologie selon Destutt de Tracy, d'autres fois le chef-d'œuvre qu'est Moby Dick. Nous goûtions l'éloquence de Cicéron et la concision savante de Salluste, nous pouvions encore admirer Saint-Just en toute innocence,

nous ne dérogeons pas aux leçons de choses de Francis Ponge ni ne résistions aux charmes des Fragments d'un discours amoureux de Roland Barthes. Il y avait une manière particulière de jouir de ces instants, de ces épiphanies toujours recommencées, de sentir et de penser à l'ombre tutélaire de ces fins de journée, nous étions la „plaque sensible“ où s'abritaient les fluides battements du temps. L'esprit était aussi celui des lumières, où



tout est gratuité, don, accueil, recueillement, insigne événement de la vérité que Heidegger décrit comme un laisser être, une sauvegarde de ce qui est vivant. Nous ne pensions pas à l'avenir. L'avenir se révélait et se retirait dans les clairières profondes du dire poétique, dans les replis de son avènement. C'était dans le monde d'avant.

Un monde qui n'est plus, qui ne reviendra peut-être plus. Je crois que le basculement a eu lieu dans les années 80, quand il s'est agi d'aligner l'université sur le modèle entrepreneurial, quand, dans le cadre de ce que Régis Debray appelle ironiquement „l'Euroland“, la langue est devenue celle de „la gestion comptable et financière“. Michel Onfray situe la catastrophe dans l'immédiat après 68. Il voit l'école, et de proche en proche l'université, devenir un „lieu de formata-

ge“, „l'antichambre de la production“, où seule „la rentabilité fait la loi“. Citant Raoul Vaneigem, il rappelle ce que préconisait en 1991 la Commission européenne au sujet de l'enseignement supérieur: „Elle y recommandait aux universités de se comporter comme des entreprises soumises aux règles concurrentielles du marché. Le même document exprimait le vœu que les étudiants fussent traités comme des clients, incités non à apprendre mais à consommer.“

Aux lois du marché, à l'énigmatique idéologie de la concurrence, devait répondre sa novlangue pédagogique, qui parle de computation, de compétition, de virtualisation de la réalité, de numérisation sans queue ni tête. En 1993, la Commission récidivait et enfonçait le clou. „Il faut, c'est le même Onfray qui me l'apprend, former des ressources humaines pour les besoins exclusifs de l'industrie“. Cela impliquait qu'on passe à la trappe les disciplines qui jusque-là faisaient le contenu des sciences humaines, l'abandon du grec et du latin, l'élimination des programmes des grands écrivains et philosophes, le bousillage – toujours en cours – de la langue. L'arraisonnement des études universitaires par la finance et l'économie allait déclencher une frénésie de réformes toutes les unes plus ahurissan-

tes que les autres, avec comme cerise sur le gâteau l'étrange et opaque classement de Shanghai qui fait croire à une objective et utile, mais en réalité mercantile, émulation entre les universités. Le résultat ne s'est pas fait attendre: après la massification, des amphithéâtres pleins à craquer, des professeurs débordés, un taux élevé d'échecs, le coût des études et les frais d'inscription si ce n'est dissuasifs du moins drastiquement augmentés, des tâches administratives autant ridicules que kafkaïennes et que Flaubert n'aurait pas manqué d'ajouter à son Dictionnaire de la bêtise. Les inégalités qu'on voulait chasser par la porte sont tout aussitôt revenues par la fenêtre. La récente crise provoquée la loi sur l'orientation et la réussite des étudiants (ORE), par la sélection qu'elle préconise à l'entrée de l'université, ne fait qu'entériner

donc au travail entendu de façon négative, parce qu'ils le trouvaient tout simplement dégradant et immoral, tandis que les œuvres de l'esprit, le loisir studieux et le goût de la beauté leur semblaient fondamentaux pour former l'homme, pour justifier son humanitas. C'est par-là que l'otium était aussi politique. Notre époque qui, dans son arrogance, valorise le travail et la valeur marchande de tout et de n'importe quoi, a perdu, on le constate navré, cette exigence de haute culture. L'université qui était l'athanor où se formait l'homme en puissance d'une vie active épanouie, est devenue, pour reprendre l'amusante formule de Régis Debray, le creuset nauséux de „diplômés déplumés“.

On y brasse beaucoup d'air, mais en méphitique monnaie sonnante et trébuchante, pour magnifier, sur la foi du marché,

l'incompétence et le savoir réduit à sa portion congrue. L'ignorance ainsi programmée est donc censée devenir la règle. Montaigne, qui avait une dent contre l'enseignement scolastique, voulait des têtes bien faites, c'est-à-dire capables de penser le savoir, plutôt que bien pleines, on sent que ce ne sera ni l'un ni l'autre. Le monde qu'on souhaite est un monde sans alternative, uniformisé, comptable (Régis Debray parle des „comptables fous de Bruxelles“), au fond méprisable dans ses tenants

et aboutissants. Cela me rappelle une chanson du tout début des années 70, intitulée „Mes universités“. Elle était chantée par Philippe Clay – qui se souvient encore de Philippe Clay alors fort à la mode? – qu'on considérait comme un artiste réactionnaire. Il se moquait gentiment des soixante-huitards en rappelant que lui, ses écoles, ses „universités“, il les avait faites dans la Résistance pendant la guerre. La véritable école, celle qui comptait à ses yeux, était l'école de la liberté.

Il n'avait pas tort, mais il se trompait sur un point. Dans le monde d'avant, du temps de l'étude et du loisir cultivé, l'otium, à la fois contemplation et active sauvegarde du savoir, était lui aussi une forme de résistance, un exercice quintessencié de la liberté.



Michel de Montaigne

et institutionnaliser une logique marchande qui produira, c'est ce que dénonce un collectif d'enseignants, „une hiérarchie des établissements, une valeur différentielle des diplômes et, à moyen terme, rien n'empêchera les universités de facturer librement les diplômes qu'elles délivrent.“ Trop d'étudiants, trop de disciplines, trop d'argent investi, trop de gabegie, il était temps de dégraisser tout ça.

Dans le monde d'avant – je l'idéalise sans doute, mais il le faut bien pour cristalliser –, les études relevaient encore de ce que les Anciens appelaient l'otium, pratique si l'on peut dire de la méditation et de la contemplation, de la fête et du désœuvrement. Les Anciens l'opposaient au bellum, à l'ars bellica (l'art de la guerre) et bien sûr au negotium, d'où vient le mot négoce,

Discours libertaire et discours politique: un couple paradoxal en 2018?

# Université et politique

Franck Colotte

Mai 68-mai 2018: bis repetita placent? Les rêves et les revendications des étudiants de mai 2018 ne sont pas sans rappeler dans un premier temps ceux qui se traduisirent par les mouvements de grèves en France contre le plan Juppé de 1995, et surtout les célèbres „événements“ qui se déroulèrent il y a 50 ans, mais dont les références sont le plus souvent inexistantes. L'enseignement supérieur s'est démocratisé, les universités accueillent de plus en plus d'étudiants dont le discours libertaire se heurte néanmoins aux hostiles réalités sociopolitiques qu'incarne par exemple la loi „Orientation et réussite des étudiants“. Tentons une radiographie de ce désamour.

„L'Université a longtemps constitué l'exemple presque parfait d'une 'institution' au sens traditionnel de ce terme, c'est-à-dire d'une organisation reposant sur des valeurs reconnues comme légitimes et centrales pour la société; étroitement associée à la classe dirigeante et gérée selon des normes décidées par les autorités politiques centrales“ note Alain Touraine, un des auteurs de l'article „Université“ de l'Encyclopédie Universalis. Avec le temps et l'évolution de cette institution, le rôle croissant de la connaissance, la rapidité des changements économiques et sociaux, l'extension de toutes les formes de participation et de contrôle social ont imposé au système universitaire des tâches si diversifiées qu'elles finissent par être remplies par différentes organisations. Or, le développement de la connaissance, au XXe siècle et surtout depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, est devenu un élément essentiel de la survie des sociétés fortement industrialisées, au point de devenir l'objet de nombreux débats dans la mesure où le besoin de diplômés est beaucoup plus important et où la demande en éducation, plus ou moins clairement formulée, s'accroît. Le problème des universités, devenu central à plus d'un titre, peut se résumer à la question complexe posée par Pascale Gruson (dans le même article „Université“): „une organisation qui correspond à une volonté de développer le progrès, mais qui est engagée dans tous les conflits que suscitent ce nouveau modèle de connaissance et le problème général de l'organisation sociale, peut-elle trouver en elle-même – étant donné les compromis auxquels elle se sou-

met et les diverses instances qui s'en réclament - les moyens d'assumer et de provoquer des transformations qui en feront le lieu d'un débat social, lieu à la fois central et critique, où les problèmes inhérents au développement de la connaissance comme pratique sociale seront posés?“ L'on comprend mieux, formulée en ces termes, la problématique pluridimensionnelle liée à une institution-levier scientifique, culturelle, qualifiante, censée à la fois enseigner les savoirs et favoriser l'intégration voire l'ascension sociale ou socioéconomique du plus grand nombre. Élément charnière entre la formation disciplinaire qualifiante et le marché de l'emploi sous toutes ses formes, l'université constitue l'espace de la démultiplication institutionnalisée de tous les possibles, et par conséquent de tous les fantasmes liés au développement (dépassement) de soi et de sa situation socioprofessionnelle. Entre l'estudiantin et l'universitaire se situe le politique, gestionnaire-régulateur de cette grande fabrique des savoirs et des êtres, et dépositaire d'une société en constante mutation. Entre le rôle des uns et les aspirations des autres s'est souvent creusé un fossé abyssal au cours de l'histoire des sociétés, ne serait-ce que celle de la deuxième moitié du XXe siècle jusqu'à nos jours. Même si, selon la formule désormais consacrée, „l'histoire ne se répète pas, elle bégaye“: les événements se font écho, riment les uns avec les autres sans pour autant constituer une projection mimétique à l'identique. Il n'en demeure pas moins vrai que les étudiants, prisonniers de cette caverne (platonicienne?) des fantasmes et des illusions, perçoivent souvent le discours politique comme purement rhétorique et nullement axé sur les difficultés réelles, diverses et variées, qu'ils rencontrent au quotidien. Le discours politique, sans arriver aux extrémités d'une sorte de figure du Commandeur ou de père qu'il faut abattre, et surtout la loi „Orientation et réussite des étudiants“ est considéré comme une entrave âpre aux libertés d'autrui, comme une annihilation des concepts de projet et de libre-arbitre, pourtant constitutifs de l'épanouissement de l'être-pour-soi – c'est-à-dire celui qui, selon Sartre, est capable de se rapporter à lui-même, qui renvoie à l'être de la conscience<sup>i</sup> – et de l'être-au-monde – théorie de Merleau-Ponty pour qui, avec la conscience transcendante, le sujet transcendant reste finalement relié au monde, inséparable de celui-ci, même si cette fois-ci ce

rapport au monde reste transcendant: „Le monde est inséparable du sujet, mais d'un sujet qui n'est rien que projet du monde, et le sujet est inséparable du monde, mais d'un monde qu'il projette lui-même. Le sujet est être-au-monde et le monde reste 'subjectif'“ puisque sa texture et ses articulations sont dessinées par le mouvement de transcendance du sujet<sup>ii</sup> „.

## Discours libertaire et discours politique

Des discours de mai 2018, comme en témoignent les reportages auprès des (étudiants) contestataires ou les différents articles qui ont pu paraître dans des organes de presse s'attachant aux événements qui ont égrené une période soumise aux agitations estudiantines et syndicales, émanent globalement le récit de la construction de l'homme, de son interrogation existentielle permanente, la recherche d'une sorte de philosophie appliquée et applicable, utile aux hommes de son temps, offrant une solution alternative humaniste, crédible et apaisée. Les étudiants disent leur attachement au „principe de l'individualité“ éloigné des bricolages identitaires ou communautaires, leur souci de l'action, d'une pensée pratique qui est au cœur d'une vie éloignée de l'unanimité de bon aloi et édulcoré. Leur message est solaire comme le grand „oui“ nietzschéen à la vie. Il semble qu'entre la parole politique – jugée sophistique, disciplinaire et dominatrice, instrument de pouvoir et la parole estudiantine – considérée comme personnelle et subjective, esthétique, empirique et humaniste, se creuse une incompréhension montrant que l'évolution actuelle de l'université, plus clivante que jamais, constitue une aporie entre „l'appel humain et le silence déraisonnable du monde“ – pour reprendre la célèbre formule d'Albert Camus. Alors que le blocage des universités est accusé de n'être qu'un désordre public, organisé par des militants rompus à l'exercice, le printemps 2018 a vu monter la contestation de la loi „relative à l'orientation et à la réussite des étudiants“ (ORE), accusée d'instaurer la sélection à l'entrée de l'université, et d'une série de réformes corrélées, du lycée, du baccalauréat et de la licence, qui multiplient les parcours „à la carte“ et risquent d'aggraver la ségrégation sociale entre les filières.





Frédérique Vidal, l'actuelle ministre de l'enseignement supérieur en France et spécialiste de la génétique moléculaire qui dirigeait l'Université Nice-Sophia-Antipolis depuis mai 2012 quand Emmanuel Macron l'a fait entrer au gouvernement en mai 2017, a affirmé que sa loi baptisée ORE mettrait fin à la „sélection par l'échec“, quand ses détracteurs dénonçaient l'introduction d'une „sélection“ pure et simple: „Chacun le voit bien: la massification s'est faite, à l'école comme à l'université. Mais la démocratisation reste à faire: l'accomplir et la réussir, c'est là le défi qui s'offre à nous. Et c'est la raison pour laquelle, au-delà des dysfonctionnements inacceptables qu'a connus la procédure d'entrée dans l'enseignement supérieur, le Gouvernement a souhaité construire un plan Etudiants qui saisisse dans sa globalité la question de l'accès aux études supérieures, dans ses composantes pédagogiques, mais aussi matérielles“ a-t-elle affirmé dans son discours du 15 février 2018. Tout en rappelant l'ambition, pour le gouvernement, de réduire le taux d'échec en première année qui avoisine les 60% et de supprimer le tirage au sort pour les filières en tension, elle s'inquiétait d'une „radicalité étendue“ ainsi que de la „montée

d'une certaine violence, liée à ce que des partis politiques comme LFI ou le Front national ont repoussé les limites de l'extrémisme“. Elle a par ailleurs considéré le blocage des centres d'examen comme „une façon d'entacher l'image de la France à l'international“ voire comme „une volonté de discréditer le monde universitaire“. À ce discours qui se faisait clairement la voix du chant macronien, on a par exemple opposé le pouvoir discrétionnaire accordé aux présidents d'universités sur le choix de leurs étudiants de première année de Licence mais aussi de Master. Le projet du gouvernement, s'il était censé mettre fin aux absurdes procédures de tirage au sort auxquelles certains présidents d'universités s'étaient résolus ces dernières années par manque de places et de moyens, ne fait plus du baccalauréat un sésame pour l'enseignement supérieur, ce qui met à mal le principe essentiel de libre accès à l'université.

Le cas des protestations étudiantes du printemps 2018, qui voient s'opposer le discours officiel incarné notamment par Frédérique Vidal et un certain discours libertaire dépositaire d'une aspiration lucide au libre exercice du choix (universitaire), mettent en évidence le déroulé de

deux logiques parallèles qui, à l'instar des droites parallèles de la géométrie classique ne se coupant pas, n'ayant aucun point commun (même si on les prolonge à l'infini), semblent entériner entre elles un désamour sourd. Que faire dans cette situation semblable à une voie sans issue, à une angoissante aporie? Selon le philosophe allemand Nietzsche, pour être heureux, il faut dire „oui“ à la vie, „oui“ à son destin (ce qu'on appelle „amor fati“). Il ne s'agit pas ici d'un „oui“ passif ou résigné, mais d'un „oui“ franc, joyeux, actif qui marche vers son destin la tête haute. La solution, en demi-teinte, au sein d'un milieu universitaire divisé entre les rêves et les aspirations des uns, et les démonstrations de pouvoir des autres, est peut-être à ce prix: un „oui“ à l'évolution, au destin, mais aussi un „oui“ au fait de ne pas „se contenter de supporter l'inéluctable, et encore moins se le dissimuler“ pour reprendre les termes de l'auteur d'„Ecce Homo“.

i Sartre (J.-P.), *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1976, p. 134-135.

ii Merleau-Ponty (M.), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 491-492.

## Bildung schafft Gemeinschaft

# Demokratie braucht Multiversalwissen

Carlo Kass

Das Thema „Universität und Gesellschaft“ ist allein schon in dem Sinn interessant, da es sich bei der universitas magistrorum et scholarium, also der „Gemeinschaft der Lehrenden und Lernenden“, später im Sinne Humbolts der universitas litterarum, also die „Gesamtheit der Wissenschaften“, genau um die Verbindung von Wissen und Gemeinschaft geht, die zum Allgemeinwissen führt.

Waren es anfangs die klassischen Geisteswissenschaften wie Philosophie und Theologie gepaart mit Mathematik, Recht und Medizin, wurde dieses Repertoire seit der frühen Neuzeit mit den Natur-, Ingenieur-, Wirtschafts- und Sozialwissenschaften ergänzt, bevor sich mit der Dampfmaschine die Technischen Hochschulen verselbstständigten, zu denen auch die Kunstakademien gehören.

Leider gibt es in unserer globalisierten Welt von heute nur noch verschwindend wenig Volluniversitäten. In Deutschland sind es nach strenger Auslegung noch ca. sechs Häuser von insgesamt etwas über hundert Univers(al)itäten, in denen sowohl eine klassische und eine technische Hochschulausbildung angeboten werden. Nach moderner Begriffsauslegung gibt es noch etwas mehr als dreißig Vollunis.

Dass vor allem die Demokratie auf institutionell gut ausgebildete Bürger angewiesen ist, dürfte nicht erst seit der französischen Revolution bekannt sein. Doch da ja nach jeder gelungenen Revolution nur noch die Reformen zählen, standen die aus der absoluten Monarchie der Sonnenkönige entlassenen Franzosen vor dem Dilemma, passende Staatsführer auszubilden.

Außer der 1635 gegründeten illustren „Académie Française“ des machiavellistischen Kardinals Richelieu mussten sie akademische Strukturen wie 1794 die Ecole Normal Sup. (ENS) und die Polytechnique gründen sowie die 1257 gegründete Sorbonne und das 1530 von François I als Ausbildungsstätte „königlicher Vorleser“ gegründete „Collège de France“ neu aufstellen.

Doch da die Demokratie wie die Revolution ihre eigenen Kinder frisst, wenn sie sich nicht stetig fortbilden, wurde die

Grundschule von Grund auf erneuert. Es kam nicht von ungefähr, dass die Lehrer im Hexagon als „instituteurs“ bezeichnet wurden, da sie neben den Geistes- und Naturwissenschaften den Kindern auch die Institutionen einer laizistischen Republik beibringen mussten.

Doch auch weltweite Rebellionen wie die Arbeiter-, Jugend- und Studentenbewegungen von 1968, deren 50. Jahrestag letzten Monat gefeiert wurde, waren wohl der Auslöser, dass im gleichen Jahr die UPMC-Fakultät Pierre und Marie Curie und etwas später im Geiste der 70er Jahre die elitistische „École des Hautes Études en Sciences Sociales“ als typische Reformuniversitäten gegründet wurden.

Dass bei diesen Hochschulgründungen jedoch immer wieder nachgebessert werden musste, weil die Postrevolutionäre bei jeder sich bietenden Gelegenheit in alte obrigkeitshörige Reflexe verfielen, zeigte die von Charles de Gaulle 1945 gegründete „École Nationale d'Administration“ (ENA), die den Aufbau einer von der Vichy-Vergangenheit unbelasteten Verwaltung ermöglichen sollte.

## Heilige Union

Wir wollen uns deshalb auch auf die beiden Kernstaaten der nach dem leidvollen Brexit übrig gebliebenen kontinentaleuropäischen Union konzentrieren, die 1951 mit Italien und den Benelux-Staaten die Lücke der vor tausend Jahren durch die Fehde der Merowinger-Erben aufgerissenen Kette wieder geschlossen hatte, die durch zahlreiche spätere Mythen das verklarte Sakralkönigtum bis heute übertünchen. Dass Deutschland später allgemein als hinterher hinkende Republik bezeichnet wurde, die erst mit der Autorität von Bismarck und dessen nicht gerade souveränem Kaiser wie eine versprengte Herde zur föderativen Einheit zusammen gepfercht wurde, hat es der Frankfurter Schule zu verdanken. Doch stellt dieser Vorwurf seit jeher auch den entscheidenden Unterschied mit dem heutigen Frank(en)reich dar.

Während die Deutschen, nach einer Zeit der Aufklärung in absoluten Fürstentü-

mern, sich in geregelte föderative Bahnen begaben, zwängte sich das zentralisierte Hexagon nach Napoleon durch ein Wechselbad von absoluten Monarchie-Karikaturen und durchnummerierten Marionettenrepubliken mit selbstgekürten Kaisern der gleichen korsischen Mafiafamilie bis zum Europa der zwei Machtblöcke.

Und nach dem Krieg zwischen dem früheren Ost- und Westfranken im Jahre 1870, gingen auf dem alten Kontinent langsam aber sicher die Lichter aus. Mit Großbritannien, Frankreich und Russland einerseits und dem Deutschen Kaiserreich, Österreich-Ungarn und Italien andererseits wuchs der Nationalismus und internationale Krisen führten in den katastrophalen „Ersten“ Weltkrieg.

Im Gesetz von 1905 hatte sich Frankreich als „fille aînée de l'église“ noch schnell von der römisch-katholischen Kirche getrennt und die individuelle Gewissensfreiheit als Kernstück des Laizismus dekretiert. In den Vereinigten Staaten gründeten europäische Banker im Jahr 1913 lediglich die Zentralbank und holten damit die Welthegemonie aus Großbritannien in deren Kolonie.

Nach dem sogenannten „Frieden“ von Versailles, der später auch nummeriert wurde, und dem Niedergang der großen adligen Machtkonglomerate wie den Habsburgern, begann der Aufstieg der Nationalismen. So wurde Churchill am Tag, an dem Luxemburg von der Westoffensive der Nazis überfallen wurde Premier und Verteidigungsminister einer Regierung der Nationalen Koalition.

Worauf wollen wir hinaus? Nun, die Friedensbemühungen seit der „Grande Guerre“ liefen alle im Namen der Nationen, wie wir bereits im Kulturissimo vom Februar dieses Jahres anmerkten. Leider sitzen auch Nationen, in denen der Schulbetrieb immer öfter mehr recht(s) als schlecht funktioniert, an den Schaltstellen dieser Bemühungen schiedsgerichtlicher Beilegung grenzübergreifender Konflikte.

Hinzu kommt ? auf die Gefahr hin, uns zu wiederholen ? die Tatsache, dass die fünf ständigen Mitglieder des Un-Sicherheitsrates auch die fünf weltweit größten Waffenhändler sind. Doch zurück zu unserem Thema, die Ausbildung der gesamten Bür-



Das wichtigste auf Erden ist alles Wachsen und Werden . . .

gerschaft. Leider werden die letzten, übrig gebliebenen Multiversal-Lehrstätten immer öfter von Hochschulen abgelöst, die fest in Multiunternehmerhand sind.

Auch die Chancengleichheit beim Einstieg in die Lernwelt ist nicht überall gegeben, auch wenn es jetzt schon vereinzelt Aktionen auf dem afrikanischen Kontinent gibt, bei denen Kinder andere Kinder an der Hand nehmen und zurück in die Schule holen. Seit Jahrhunderten hängt es vom genetischen (inné) und sozialen (acquis) familiären Umfeld ab, ob und wie Kinder unterrichtet werden.

Man kann sich ebenfalls fragen, warum es elitäre Think tanks, also sogenannte Denkfabriken jedwelcher Couleur gibt, wenn auf der anderen Seite Weltenlenker wie Trump, der in seinem Leben höchstens ein Telefonbuch durchblättert hat, vor mehreren Fernsehschirmen sitzt, auf denen er das sieht, was er sehen möchte, um es dann brühwarm in die für ihn eh zu komplizierte Welt twittet.

## Gewissensfreiheit

Nun kann man argumentieren, er sei demokratisch gewählt und auch andere Autokraten wie Putin, Erdogan oder Mugabe, um nur dieses absolutistische Triumvirat zu nennen, würden sich regelmäßig wählen oder wie in China von einer devoten Politikamarilla auf Lebenszeit designieren lassen. Nun, das dürfte das beste Argument dafür sein, dass Demokratie ohne allgemeine Bildung zum Himmel stinkt. Natürlich wollen die Milliarden Chinesen, die lange auf ihren Fahrrädern herum-

trampelten und eine mörderische Kulturrevolution über sich ergehen ließen, nun endlich auch einen Diesel fahren. Und das dürfte der Beweis sein, dass der universelle Kommunismus mit seinen Internationalen weniger schädlich war, als der nationale, bei dem in Russland und unter Mao Tausende sterben mussten.

Und es war genau diese Universalität, welche die römisch-katholische Kirche störte, die als einzige der drei Monotheismen *ubi et orbi* unterwegs ist. Und wie uns die Physik mit denen uns verschlossenen schwarzen Löchern lehrt, müssten wir, wenn wir denn das globale Klimaproblem der einzigen Erde, auf der wir nun einmal leben, ernst nähmen, aus unseren Universitäten endlich Multiversitäten machen.

Doch das dürfte wohl schwerfallen, solange religiös verbrämte Bürger von Abgängern katholischer Akademien regiert werden, auch wenn sie unheilige Koalitionen schmieden müssen, um die Mehrheit als Höchsten Wert der Demokratie zu stellen. Denn auch wenn sie sich öffentlich nicht mehr zu einem außerirdischen Wesen bekennen, das die Welt an sieben Tagen schuf, steht ihr Licht unter dem Scheffel.

Warum sonst würden sie am politanachronistischen Hohen C im Namenszug ihrer Parteien festhalten? Und so lange es achtbare Kirchenvorsteher gibt, die Gottes Rechte in Konkurrenz mit denen des einzelnen Menschen sehen, kann man nicht oft genug dazu aufrufen, Kirche und Staat zu trennen, wozu in Luxemburg nun endlich die Weichen gestellt wurden: „Den Diks muss awer nach geriicht ginn!“

Denn wie betonte Papst Franziskus vor den Botschaftern im Vatikan: „Von den

Menschenrechten zu sprechen bedeutet nämlich für den Heiligen Stuhl vor allem, immer wieder auf die zentrale Stellung der Würde des Menschen, der von Gott gewollt und als sein Abbild ihm ähnlich geschaffen ist, hinzuweisen. Ihre Voraussetzung beziehen sie aus der Natur, die das Menschengeschlecht objektiv vereint.“

Franziskus folgt damit der römisch-katholischen Naturrechtslehre, die vom göttlichen Willen als einer überzeitlichen Gesetzmäßigkeit in der Welt ausgeht, der sich der Mensch unterzuordnen hat. Die göttliche Norm steht demnach über jedem positiven Recht und über jedem demokratisch ausgehandelten Vertrag. Menschenrechte gibt es also nur im Einklang mit christlichen Moralvorstellungen.

Fragt sich, was dies mit unserem Thema zu tun hat!? Nun, viele heutige Intellektuelle wurden von dieser Kirche geschult, auch wenn sie sich inzwischen nach dem lateinischen Spruch *sapere aude* („Wage es, weise zu sein“), den Kant zur Einleitung der Aufklärung im alten Europa mit dem Satz „Habe Mut, dich deines eigenen Verstandes zu bedienen!“ ergänzte, von ihr emanzipiert haben.

Doch wenn Allgemeinbildung als Sauerstoff der Demokratie noch eine Rolle spielen soll in unserer Gesellschaft, dann müssen Staat, Schule und Glaubensgemeinschaften definitiv getrennt bleiben, damit sie sich nicht weiter gegenseitig ignorieren oder bekämpfen. Die individuelle Gewissensfreiheit, das Kernstück der Laizität, gibt es nur zu diesem Preis. Und nur sie kann diese Welt noch retten!



Chères questions et affirmations gratuites

# Gnomorrhagie Université

Paul Hemmer



**A** quoi bon l'université? A quoi bon le cerveau préfrontal?

Le cortex préfrontal est le siège des fonctions cognitives dites supérieures.

Point besoin de cortex préfrontal, ni pour apprendre ni pour transmettre son savoir, les unicellulaires le peuvent.

Point besoin d'université pour faire des têtes bien pleines, c'est de têtes bien faites que nous avons besoin. Merci Montaigne.

Parmi les primates, homo sapiens a le cortex préfrontal le plus développé, caractéristique proprement humaine.

L'apprentissage et l'enseignement ne sont pas spécifiques de l'école. L'enseignement et l'apprentissage font partie de toute vie sociale.

Non scolae sed vitae? Scola sive vita. Le vivant est maître et apprenti à la fois. Chercher pour vivre, puis vivre pour chercher.

Qui privilégier, celui qui croit avoir découvert et compris, ou celui qui désire découvrir et comprendre lui-même?

Passant par Bologne, j'apprends que pen-

dant les premiers siècles de l'université la plus ancienne d'Europe le recteur était élu par les étudiants.

Les universités sont des institutions et en tant que telles sujettes à la sclérose et la psychorigidité.

Ganesha, le savoir et la vertu, est assis et porte un ventre proéminent. Shiva et Parvati, ses créateurs sveltes, dansent leur désir.

Comme la bandaison, la connaissance ne se commande pas. Merci Georges Brassens et ta Fernande.

Pouvons-nous nous payer une danseuse appelée université? Qu'elle danse, qu'elle mette en question tous les jours des préjugés!

Depuis la création d'écoles, le but était de préparer à des fonctions bien définies. De ces fonctions, en voyez-vous, hormis celles des robots?

Apprendre à chercher? Qui désire chercher l'apprend lui-même. D'où vient le goût de la recherche? Vaste question.

L'imagination, l'esprit critique, la souplesse intellectuelle, la jugeote, la créativité, l'initiative pourraient s'apprendre? Alors, vivement des jardins d'enfants pour ça!

L'université, le sommet de la pyramide? Soignons la base.

Un ministre de tutelle pour l'université? Pour accorder des crédits décents à la recherche, pour offrir un salaire décent aux étudiants, pourquoi pas?

Schiller: Wissenschaft. Einem ist sie die hohe, die himmlische Göttin, dem andern eine tüchtige Kuh, die ihn mit Butter versorgt.

Une loi réglementant la recherche? Une loi stipulant la rigueur des faits, la liberté d'interprétation et le droit à l'erreur, pourquoi pas?

Si Socrate fut condamné, ce fut à l'instigation de deux gros cons. Aujourd'hui, Socrate est assassiné des milliards de fois par le politiquement correct.

L'université une encyclopédie vivante? Le savoir se périme de plus en plus vite. Pour rester à jour, le corps enseignant se magne le popotin.

Nietzsche: man muss noch Chaos in sich haben, um einen tanzenden Stern gebären zu können.

Je me plonge dans le site internet uni.lu et en ressors ébloui, éberlué. Si tout ça fonctionne, chapeau!

## Reflections on/against the Present

## Institution as Crisis

Fabienne Collignon

On 10th May 2018, the queer feminist critic Sara Ahmed – who, in 2016, resigned from her post as Professor of Race and Cultural Studies at Goldsmiths, University of London, over the institution's failure to deal with problems of sexual harassment – gave a lecture at the University of Sheffield. The talk was part of the prestigious annual Empson lecture series, named after Sir William Empson, a literary critic who worked at Sheffield for nearly 20 years and which, for as long as I have been working there (and no doubt long before that), invariably bestowed its honours on white men, to whom it gave the floor, and to whom every other space, in and beyond the university, belongs. Ahmed's work, though no longer produced at a university, remains on the university, as her website explains; her talk focussed on the techniques and structures, the built environment, designed to keep things in place, and on the effort that has to be expended by those whose bodies do not fit the requirements that are given. The more privileged, the easier it is to pass through environments designed with particular subjects in mind; Deleuze and Guattari, in their book *A Thousand Plateaus*, investigate how bodies are made to signify, in other words, are made to be recognised in social spaces, in particular signifying systems. In one of their chapters, on faciality, the production, as it were, of faces, the questions propelling on their difficult, but compelling, argument centre around who gets to have a face and thereby gets to be a subject, who is given the privilege of being identified as such, that is, as facialised subject, and is hence granted the right to exist in the world. The grid of meaning, which recognises subjects and into which they are granted access, is organised around the 'White-Man face', establishing the logic of racialization, the abstract ideal against which others are measured and excessively visualised, and whose bodily security, as a result, is totally and constantly threatened.

'How do you survive the systems that don't intend our survival?', asks Ahmed

towards the end of her talk, and to ask that in an institutional context, the context of the university, which still tends to see itself as progressive, reveals the extent to which that interpretation is hallucination, or utopia (although I think we should not be without utopian thinking; else, all is lost) or marketing strategy. In an earlier piece, 'Manifesto for a University of Disruption', I have already spoken about the discrepancy between image or representation and the 'reality' of the institution, as much as I resist the term 'reality', because it is, after all, a situation that is engineered, an environment that is built, deliberately put together, and a term that conceals the operations by which it comes into



being. To give an example: the Pro-Vice Chancellor for Research at Sheffield, Dave Petley, was invited, but not welcomed, at School Board in February this year, and kept talking about 'living in a reality', by which he meant austerity; he sought to accommodate us to this economy of increasing exploitation (job losses, precarious contracts, performance-driven teaching and research) by cycling through the same expressions: repetition to ensure compliance, to demand resignation to said 'reality'. The institution's 'reality', as has become abundantly clear in recent months (I have the privilege of being white, if not male), is, precisely, exploitation, its raison

d'être, after its transformation into a corporate entity, money; any other 'reality' for the university to exist in and as must consequently be fought for, in turn demanding enormous amounts of energy which we might not necessarily have at our disposal. Marx, in *Capital*, Volume I, writing about factory work, notes that the latter 'exhausts the nervous system to the uttermost; at the same time, it does away with the many-sided play of the muscles, and confiscates every atom of freedom, both in bodily and in intellectual activity'. It is the confiscation of 'every atom of freedom' that resonates strongly here; intellectual work, performed at universities, has become instrumentalised and regulated, pressed

into the service of the generation of capital, and although it is possible (even necessary) to imagine the institution as site of philosophical speculation, resistant to the logic of the market, that act of imagination is frequently difficult to sustain (not least because it is untrue) in the face of continuous onslaughts, the measures that seek to deprive our work 'of all content', subsumed, as it is and in so many ways, to capitalist production and its mechanisms of competition, normalisation, neutralisation.

While acknowledging this difficulty, its lack of truth (the university we imagine does not exist), and to gesture back to Sara Ahmed, any social justice project seeking to assemble a different reality/institution must be attentive to/towards those whose survival is imperilled by an institution, and a system, existing as untenable crisis. Jessop Left, a reference to the building in which we

(the School of English, History, Modern Languages) work – its name altered (from Jessop West), as far as I know, by students during the recent strike –, works as collective against this institutional situation that is catastrophically unsustainable, and whose unsustainability I see everywhere around me, in the lack of funding for hospitals, schools, social housing, the decimation of social security.

Our project is not to relieve this crisis in the sense that it does not seek to accommodate us or anyone else to this form of institutional practice, but, rather to react to it, as such: institution as crisis, university of disruption.

## Letter from England

## University 2018

Diana White

Universities and students are news again. The world of academia and life on campus, once a youthful free-for-all, is turning into a hotbed of political unrest. This year, university lecturers striking over pension changes were supported by hundreds of students also protesting; in their case against speakers of whom they didn't approve; it was called „no platforming“. Oxford's Somerville College was the scene of a „dirty protest“, as male students complained about losing their urinals, and at another Oxford college a party with a perceived cannabis theme was cancelled; the students' reasons being that not only is the drug illegal and unhealthy, the Caribbean slant on the event was cultural misappropriation. Society is undergoing fundamental change and students are at the forefront of it. Transgender issues, homophobic behaviour, religious discrimination and racism are under the searchlight; no one would disagree that positive action to make society more inclusive is necessary; but are the protesting students over-egging the pudding? The main purpose of university has always been to gain a degree with the intention of bettering future employment. But just as importantly, though, it enables young people to broaden their knowledge of life and the world beyond their own small space; a time when the expansion of the mind in an environment where you are responsible for yourself, usually for the first time, allows exploration of previously unknown concepts and possibilities. University is a place which promotes (or should promote) discussion, where you can express controversial opinions, discover what matters to you and what doesn't, engage in learning for its own sake, and share ideas and opinions with others from diverse cultures. It's not just an expansion of the mind, it's a development of the whole person. As some evidence of this, the TV programme „University Challenge“ saw teams from all over the UK compete in a general knowledge competition. The students' answers to complex

questions, from quantum physics to art and music, demonstrated a breadth of knowledge that was astounding; and just as interesting was the diversity of their backgrounds. Three hundred years ago, such diversity and knowledge wouldn't have existed. University education was for young men who needed to earn a living. The only professions, other than the army and navy, where they could work and retain their status as gentlemen - an absolute essential in England's class-ridden society - were the Church, law and medicine. These professions required degrees and until the 18th century, when dissenting

women in employment or education in 1975.

Initially, parents had to pay the fees, unless prospective students were granted scholarships or bursaries, which made university elitist. This changed in 1962 when government funding was set up, giving school-leavers from poorer backgrounds career prospects previously unattainable. Indeed the Labour Party had a policy of getting fifty per cent of young people into degree courses. These days access to higher education is universal - in theory, at least: Since government funding has ended, young people who choose university are saddling themselves with an enormous financial burden: The student loan system, introduced in 1989, means their degree will cost them between £40,000 and £60,000, depending on the course, the university and living expenses. Nevertheless, thousands of school-leavers still embark on what they still see as an educational ideal.

An important part of that ideal is promoting debate: being exposed to ideas you do not share and learning to defend your own. Banning speakers with opinions a minority disapprove of both prevents students developing these skills and is an attack on free speech, the universal right to express your views, your thoughts and feelings, however provocative.

© To deny that right is to

embrace authoritarianism. And can lead to absurdity: King's College, London banned one of its own lecturers from speaking for fear of provoking controversy. His subject? The scientific importance of free speech. It is unacceptable as well as sad that so-called „snowflake“ students are turning what should be a life-affirming, challenging and exciting forum into a place of political correctness. Voltaire might not actually have said: „I don't agree with what you say, but I will defend to the death your right to say it“, but his writings did. The so-called snowflakes should remember W. H. Auden's words: „When truly brothers, men don't sing in unison but in harmony.“



academies opened, and a veterinary college was established in London, there was only Oxford and Cambridge. It wasn't until the early 19th century that what became known as „red brick“ universities emerged, the first of which was Durham. However, the qualification resulting from higher education continued to be reserved for men. Even though colleges were founded for women, the first at Cambridge, with the London School of Medicine following, in 1874, women were not awarded degrees until the 1920s.

Indeed, until 1919, a degree would still not have allowed them to work as lawyers, veterinary surgeons or civil servants; and it only became illegal to discriminate against



In the air

## Oxford Blues

Ariel Wagner



kay, some people would love to have studied at Oxford and would think me fortunate to have done so. My own experience is mixed.

In 1969, there were just five colleges open to women: I chose Somerville because it sounded kinda cool. It wasn't; the place was a fortress, surrounded by walls and railings. It was locked up for the night at 11 pm and after that you had to climb in. The favoured spot was just outside my room, a quiet corner of the grounds. One night (I'd just seen „Psycho“), a figure in a long dress swung down from the railings; my heart thudded, but there was no knife. You had to „live in“ during your first year, but college provided a safe haven if you were ill at ease among people or were not from the social class that took for granted the much-vaunted punting, parties and champagne side of Oxford. Our accommodation was basic. My small „study-bedroom“ was so damp a scarf of mist often shrouded the floor; and a neighbour showed us a great grey growth in her clothes cupboard; someone remarked that fungus could be used to make penicillin. Our gas fires worked on meters: no shilling, you froze. Our corridor shared a bathroom, a WC, and a kitchenette where we could heat stuff. Meals in hall were self-service, except for weekly „formal hall“, when you wore your gown and were waited on. The JCR was the only college meeting-place until, greatly daring, we obtained a small bar.

But none of these things mattered; we were not there for Grand Hotel luxury. But why were we there: for the qualification that would guarantee us a good job? For the academic experience, or for the punts and partying? I was there for theatre: Peter Brook had been at Oxford, so that was clearly how you became a director. At the Freshers' Fair, I signed up for OUDS and ETC, and was swiftly recruited to do sound for James Pettifer's „The Blood on the Marsh is No Reflection of My Red Coat“, an epic piece about the enclosure of the commons. It had over one hundred sound cues, involved recording a string

quartet and a peasant rebellion, and spending hours in the Playhouse sound-box, editing and splicing. The show took over my life, and my moral tutor, also my German tutor, put me on probation. Prelims, the exams we sat after two terms, were coming up and if you failed you went down. I studied by night and the show went on. Oxford was organized on three levels: college, faculty and university. Before prelims, language classes and tutorials were held in college by college staff, lectures in our faculty building. After prelims, you chose your periods and authors (ancient or „modern“) and went out to specialists in other colleges.

Academic Oxford had its good and bad sides. The university's library resources were uniquely rich. The tutorial system was excellent, in that our work got individual attention from the dons, but it did not get

tion what and how we were taught. But students and younger dons were beginning to challenge the established order...

The eight-week terms were intense: lectures, language work, tutorials, reading and the weekly essay. Each term had a least one „essay crisis“, when you wrote through the night for the tutorial next morning. But we also found time to go on (well-heeled) demos, smoke pot and talk the blue out of the sky on long walks through Port Meadow.

After five terms I was deep in crisis; I was lonely, yes, but it was also the culmination of the doubts I'd had about Oxford from the start. Before going up I'd spent six months in Greece planting a garden and the problem had been water, vital for the garden's survival. At Oxford, the „problem“ was a missing comma in a German prose. The doubts gradually hardened into

a basic questioning of what my studies were for. Meanwhile I wanted to do something useful for society; and studying literature at Oxford, though wonderful, seemed like self-indulgent luxury. I

dropped out. But after five years in London, Paris, Toronto and Munich, not doing much that was socially useful, I dropped back in and completed the four terms to Finals. I had more distance to it all – and living out of college helped. Oxford had changed in small ways: Old French was no longer obligatory and Artaud was on the syllabus. But the bow-ties were still very present: the smooth superiority the faculty inflicted on a Böll expert from East Germany showed the conservative hierarchy were still self-evidently in control. After Finals, a group of us got drunk in our favourite pub and sang the Oxford blues.

My degree ceremony was Oxford high comedy. For arcane and archaic reasons to do with time elapsed since matriculation, I was eligible for both a BA and an MA (Oxon.). On the day of the ceremony I had to don a bachelor's gown to receive the BA, then quick-change into a master's gown to join the MA procession. My Oxford career ended in helpless inner laughter.



Das Trierer Theater stellt den Spielplan für 2018/2019 vor

# Neustart am Trierer Augustinerhof

Martin Möller

Im Trierer Theater wurden die Karten gemischt und neu verteilt. Für die Spielzeit 2018/2019 begrüßt jetzt ein komplett neues künstlerisches Leitungsteam die Besucher und die begleitenden Journalisten. Der gescheiterte Intendant Karl Sibelius hatte ab Dezember 1996 seine schon längst unhaltbare Position aufgegeben. Die Leitung des Theaters fiel danach einem fünfköpfigen Team zu, in dem GMD Victor Puhl und Verwaltungsdirektor Herbert Müller die tragenden Rollen spielten. Seitdem befindet sich das Dreisparten-Haus am Trierer Augustinerhof in einer Interimsphase, die vor allem geprägt war vom Bemühen, nach dem Ausscheiden des zwar originellen, aber eigensinnigen und vom Publikum ungeliebten Sibelius den Zuschauerschwund bei Schauspiel und Musiktheater aufzuhalten und ihn umzukehren. Das gelang aus Sicht des Theaters erstaunlich gut. Zahlen dazu liegen freilich nicht vor.

Die neue Spielzeit gilt nun ganz offiziell als Neubeginn. Triers Oberbürgermeister Wolfram Leibe und Kulturdezernent Thomas Schmitt verliehen der neuen Theaterspielzeit unisono und ganz offiziell den Status eines Neustarts und versprochen, ebenfalls unisono, „Viel Herzblut und Kreativität“ und eine „abwechslungsreiche Saison“. Mit Intendant Manfred Langner und Generalmusikdirektor Jochem Hochstenbach wurde die künstlerische Doppelspitze neu besetzt. Auch auf der zweiten Leitungsebene dominieren die neuen Gesichter. Operndirektor wird Jean-Claude Berutti. Er kommt vom Litauischen Nationaltheater und inszenierte dort zuletzt 2014 Verdis „Ernani“. Im Tanztheater tritt Roberto Scafati an, bislang Ballettdirektor am Theater Ulm. Und Intendant Manfred Langner hat sich auch

fürs Schauspiel zuständig gemacht. In Beobachterkreisen war die Ernennung von Langner mit einiger Skepsis begleitet worden. Der neue Trierer Intendant, bislang Direktor der Schauspielbühnen Stutt-

sen verbindet er ein vehementes Plädoyer für eben dieses Ensembletheater, und in der Tat verzeichnen die Personallisten im Programmheft 2018/2019 für das Musiktheater acht Ensemblemitglieder, für das Ballett 13 und für Schauspiel und Musical immerhin 15 Künstler. Außerdem stehen jetzt fünf Gäste fest, darunter Sopranistin Frauke Burg, die bislang zum festen Ensemble gehörte und unter anderem als Marzelline (Fidelio) und Sand- und Taumännchen (Hänsel und Gretel) auf der Bühne präsent war. Wie weit dieses vergleichsweise kleine Ensemble das gesamte Programm abdeckt und ob noch weitere Gäste engagiert werden, muss vorläufig offenbleiben.

An Abwechslung wird es in der kommenden Saison jedenfalls nicht mangeln. Immerhin 18 Produktionen für Musiktheater und Schauspiel stehen an, dazu Kinder- und Jugendtheater und ein reizvolles Konzert-Angebot. Ob Mozarts „Don Giovanni“ zum Start des Musiktheaters (29. September) die Erwartungen erfüllt, ob die Produktion das Publikum provozierend überfordert oder in Konventionalismus erstickt, hängt dabei wesentlich von der Inszenierung durch Operndirektor Berutti ab. Das weitere Musiktheaterprogramm mit Offenbachs „Pariser Leben“, Puccinis „Butterfly“, Nicolais „Lustigen Weibern“ sowie Purcells „Dido und Aeneas und der „Voix hu-

maine“ von Francis Poulenc ist mehr solide als spektakulär, aber doch offensichtlich geprägt vom „Bemühen um Publikumsnähe“. Das Tanztheater bietet „Zorbas“ von Mikis Theodorakis, Tschaikowskys „Dornröschen“, aber auch „Die Reise in die Hoffnung“ von Ballett-Chef Scafati und balanciert mit einigem Geschick zwischen Tradition und Moderne. Der Auftakt zur neuen Saison findet indessen im



Ballett-Chef Roberto Scafati

gart und davor Leiter des Grenzland-Theaters Aachen, verfügt im Bereich der Ensemble-Theater über keinerlei Führungserfahrung. Auch das Musiktheater ist für Langner ein weitgehend ungenutztes Terrain. Langner indessen hat mit Jean-Claude Berutti einen fachkundigen Operndirektor bestellt und räumt im Übrigen seine geringe Erfahrung mit dem Ensembletheater freimütig ein. Damit indes-

Schauspiel statt, und zwar mit einem Auftragswerk von Joshua Sobol zum Marx-Jahr: „Marx' Bankett“ (15. September). Überstrenge Abgrenzungen zwischen Musiktheater und Schauspiel wird es nicht geben. Die zweite und dritte Produktion - „Piaf“ von Pam Gems und „Blue Jeans“ von Jörg Burth und Ulf Dietrich - gelten als „Schauspiel mit Musik“. Und selbstverständlich pflegt das Trierer Theater weiter das Musical, in der neuen Spielzeit mit „Monty Python's Spamlot“. Das klassische Schauspiel ist mit Shakespeares „Romeo und Julia“ im Programm und Shakespeares „Macbeth“ läuft als Gastspiel der „American Drama Group“ auf Englisch. Das ist zweifellos ein Experiment, dessen Ausgang ungewiss bleibt. Hinzu kommen Studioproduktionen, sowie Kinder- und Jugendtheater.

Im Konzertbereich verhält es sich grundlegend anders. Während Intendant Manfred Langer alle die zurückgewinnen soll, die aus Verärgerung über die frühere Intendanz ihr Abo zurückgaben, steht der neue Generalmusikdirektor in der Nachfolge des erfolgreichen und beliebten Victor Puhl und wird zweifellos an dessen Verdiensten gemessen. Unter solchen Umständen für sich und das Orchester ein eigenständiges Profil zur erarbeiten und dabei die Trierer Konzertbesucher weder zu verärgern noch zu langweilen, ist zweifellos nicht einfach. Indessen lässt sich dem Konzertprogramm 2018/2019 ablesen: Hochstenbach nimmt die Herausforderung an.

Gleich im 1. Sinfoniekonzert erprobt er die heikle Balance zwischen eigener Profilierung und Anpassung ans Publikum. Haydns Pariser Sinfonie 86 und die Zweite von Brahms appellieren zweifelsohne ans konservative Gemüt. Aber dazwischen stellt Hochstenbach das Violinkonzert, das György Ligeti in den Jahren 1990/1992 für Saschko Gawriloff schrieb und das mit der Einbeziehung von Mikrotonen zu den intellektuell anspruchsvollen Kompositionen der Moderne gehört. Andere Akzente setzt das 3. Sinfoniekonzert. Mit Musik von Bach, Vivaldi und Telemann konzentriert sich das Programm auf die Barockzeit. Und mit Wolfgang Katschner steht ein Musiker am Dirigierpult, dessen Berliner „Lautten Compagnie“ sich mit Alter Musik ein beachtliches Renommee erspielte.

Weitere Schwerpunkte im Programm sind die Zweite von Rachmaninow (5. Konzert), die 3. Sinfonie des schwedischen Klassikers Franz Berwald (7. Konzert), Beethovens „Eroica“ (6. Konzert), We-

berns Orchestervariationen op. 30 und Mahlers Erste (beide 8. Konzert). Im 2. Sinfoniekonzert begibt sich der Opernchor mit Mozarts Requiem auf ein Terrain,

formaten ist das „Scratch-Konzert“, ein Mitmachkonzert (11. Mai 2019). Einen Tag lang werden große Opernchöre geprobt und abends aufgeführt. Mitmachen

kann jeder, der Lust dazu hat. Im Übrigen wird ein Kinderchorkonzert unter der motivierenden Leitung von Martin Folz stattfinden (28. Oktober, 11 Uhr), und selbstverständlich sind Uni-Konzert (14. November) und Neujahrskonzert (1.1. 2019, 15 Uhr und 19 Uhr) wieder im Programm. Neu in diesem Umfang ist die „Concert Lounge“. GMD Hochstenbach und Kapellmeister Wouter Padberg werden Kompositionen aus den Sinfoniekonzerten herausgreifen und in lockerer Atmosphäre vorstellen. Geplant sind unter anderem die Zweite von Brahms, Strawinskys „Pulcinella“, Beethovens „Eroica“ oder Mahlers 1. Sinfonie. Einbahnstraßen sollen die Abende nicht werden, im Anschluss sind Treffen der Musiker mit dem Publikum vorgesehen.

Dass in unschöner Regelmäßigkeit potenzielle Zuhörer für die Sinfoniekonzerte mangels Platz im Theater abgewiesen werden, ist ein Fall für sich. Auf die Frage, ob er sich bereits nach anderen Konzertforen umgesehen ha-

be, antwortete Hochstenbach eher ausweichend. Wolfram Leibe wurde da deutlicher. Zur Raumfrage erklärte er bündig, dass sich nach dem letzten Sinfoniekonzert in der Europahalle „neue Optionen“ ergeben hätten. Jedenfalls erwies sich: Die Akustik dort ist für Sinfonik erstaunlich tragfähig. Und angesichts der gut 1000 Sitzplätze müsste niemand mehr die Abweisung befürchten.

Gerade aus Sicht der Großregion ist diese Entwicklung von besonderem Interesse. Mittlerweile haben zahlreiche Trierer ein Abonnement der Luxemburger Philharmonie, Shuttle-Busse verbinden Trier und das Konzerthaus. Trotzdem - oder vielleicht gerade deswegen! - steigt die Besucherzahl der Trierer Sinfoniekonzerte. Ganz offensichtlich wächst mit dem steigenden überregionalen Angebot auch das allgemeine Interesse - zumindest an klassischer Sinfonik.

Ein Grund mehr, die Musikkultur im jeweils anderen Land nicht als lästige Konkurrenz anzusehen, sondern als das, was sie ist: eine echte Bereicherung. So reich war das Kulturleben in der Großregion noch nie!

Hinweis zu Don Giovanni: Carl Rumstadt in der Titelrolle.



Carl Rumstadt als Don Giovanni

das in den letzten Jahrzehnten den Trierer Konzertchören vorbehalten blieb.

Katschner ist übrigens nicht der einzige Gastdirigent der kommenden Saison. Im 7. Konzert (Jukka Linkola, Mozart, Franz Berwald) übernimmt die junge Chinesin Yi-Chen Lin den Dirigierstab. Außerdem steht im 4. Sinfoniekonzert (Fauré, Mahaud, Busoni und Strawinsky) erneut Triers Erster Kapellmeister Wouter Padberg am Pult. Dirigent in den Sinfoniekonzerten Nr. 1, 2, 5, 6 und 8 ist indessen Jochim Hochstenbach.

Die erfolgreiche „Weltmusik“ heißt unter Hochstenbach jetzt modisch „Mixed Zone Konzerte“. Die Reihe lockt mit den Titeln „Metropolis“, „China Moses“ und „Bossarenova Trio“. Der GMD wird selber dirigieren, hat aber nach eigenem Bekunden schon Kontakt zu Victor Puhl aufgenommen, um ein Gastdirigat zu verabreden - vielleicht in der übernächsten Spielzeit. Die vier Familienkonzerte haben unter anderem „Pinocchio“ und „Dornröschen“ im Programm. Für „Klassik um 11“ wurde das stilistische Spektrum erweitert, und zwar um klein besetzte Romantik und Moderne, beispielsweise Dvořáks d-Moll-Serenade oder das „Concertino Carintico“ von Gottfried von Einem. Neu bei den Sonder-





„Multivalences“ © D.R.

Chroniques parisiennes

# Multivalences

Clotilde Escalle

**A**lain Blondel expose ses Multivalences. Des paysages rêvés, parfois familiers sans que l'on puisse définir cette familiarité, sinon par celle de l'infini. Dérives aux allures numériques, mondes flottants, évanescents, qui se dilatent. Entremêlements de lignes et de surfaces, l'espace nous sollicite de toutes parts. Nous y vagabondons, nous scrutons ce qui de toute façon nous échappera. Tel est le talent d'Alain Blondel, il nous oblige à une quête incessante, souvent jubilatoire. Il s'agit ici d'une jubilation empreinte de fascination, car nous sommes aux confins de l'ailleurs. Cosmogonies imaginaires. De l'infiniment grand à l'infiniment petit, l'espace nous submerge.

**kulturissimo: Quelle résolution (ou non résolution) de l'espace attendez-vous de la peinture?**

Alain Blondel: Je vois que vos questions vont sans détour à l'essentiel. La question de l'espace, de l'espace en peinture? Je ne pourrais répondre, je crois, qu'à partir de mes expériences de peintre. Par celles conduites tout au long de la série des Multiva-

lences, je serais tenté de partir d'un constat: des points disséminés au hasard de la surface d'un tableau créent immédiatement ce que l'on pourrait désigner comme „de l'espace“. Ce qui crée une sensation d'espace, ce ne sont non pas les vides entre les points, mais les rapports entre ces points. Le premier constat serait donc qu'il n'y a pas de vide. L'espace est une tension. Si l'on poursuit l'observation en matérialisant ces rapports par des lignes, celles-ci deviennent des liens de tensions, tous différents et de densité variable. Alors surgissent des espaces diffractants, mobiles, où l'Espace apparaît comme composite, multiple, et surtout en mouvement. Et si l'on dit mouvement, on ajoute une autre catégorie dans la danse, le temps. Car s'il y a mouvement, il y a durée, et s'il y a durée, cela veut dire que le temps se trouve lié à l'idée même d'espace. La peinture m'a montré que l'espace comme le temps pouvaient être traduits par de la matière. Également par la durée dans le travail, sa lenteur surtout.

Que l'on pense aux algorithmes qui maintenant permettent de réaliser tous dessins, toutes couleurs, et donc toutes peintures avec maestria, ils produisent en fait des

images affadies. Pourquoi? Sans doute parce que la „matière matiérante“ en est absente, et qu'ainsi c'est l'espace même qui s'en trouve comme réduit. Sans doute aussi parce que ce sont des instantanés qui ne peuvent, par nature, reproduire cette sensation d'espace si délicieuse en peinture.

Pour affiner ma réponse il faudrait bien sûr parler de la couleur. Elle EST la matière. En fait, elle EST la peinture.

**k.: Peut-il être question ici, malgré le „motif“, d'abstraction? Ou bien poursuivez-vous une forme?**

A.B.: Abstraction? Quel vilain mot! Mais votre façon de le dire me plaît: l'abstraction comme un motif. Ça, ça me plaît! Dès qu'on réunit des contraires, on ouvre des voies pour avancer.

Nos contemporains sont en train de réaliser (non sans résistance) que ce qu'ils nomment Réalité n'est pas UNE, mais innombrable, qu'elle est en fait un agglomérat de récits, d'images, de formes, qui sont autant de filtres pour nos perceptions. C'est, pour moi, une transformation majeure, elle oriente directement vers la coexistence, qui est une très belle notion.

Mais revenons à l'abstraction et admettons qu'elle puisse devenir un sujet pour la peinture, celui-ci ouvrirait sur l'infini des possibles. C'est pas mal, non ?

Les Multivalences sont une voie parmi d'autres pour dégager des brumes ces nouvelles réalités abstraites mais concrètes. Les tableaux sont pour moi des paysages. En ce sens je me sens proche des impressionnistes. Mais les paysages que je propose sont d'une autre nature que les bucoliques. On ne les a jamais vus et pourtant on les reconnaît... Ça c'est mystérieux. Ces paysages n'ont pas une forme mais des milliers. Tous dans un mouvement, un rythme qui file sous le regard.

**k.: Quel est le principe ordonnateur de cette nouvelle série ?**

A.B.: C'est drôle, comme suivant les bons principes aristotéliens, il est toujours nécessaire de rechercher un premier principe, un fondement. Tout mon travail s'est construit je crois autour de l'idée que l'Un n'existe pas, qu'il n'y a pas de principe unique, aucune origine unique, que tout est combinatoire, mélange, contacts fortuits. L'origine, c'est une soupe. Dans la mienne il y a, entre autres, une curiosité bien installée de voir ce qu'offre le numérique comme image possible. Un monde où l'information remplace la substance, où tout est plan, non hiérarchisé. Partir dans cette voie ouvre sur d'étonnantes représentations qui, je pense, nous manquent.

**k.: Vos espaces flottants rappellent les Nymphéas de Monet. Vers quel horizon, quel paysage, tendez-vous en peignant ?**

A.B.: Oh là là! Monsieur Monet! Que soit établi entre lui et moi un lien m'est d'une douceur! Mais n'exagérons pas. C'est vrai qu'il est toujours avec moi, c'est un compagnon. Tant, qu'il fait partie de moi et que j'ai honte parfois de l'avoir intégré comme épice „hot“ à la soupe dont je parlais tout à l'heure.

Oui, je fais des paysages, mais au contraire de Monet je ne les ai pas sous les yeux. Ils s'imposent comme une vision possible du monde dans lequel je suis. Monet est le dernier à être resté face au monde (Cézanne déjà lui tournait le dos). Mais Monet créa la jonction, le pont, la voie d'entrée. Il avait tout compris du changement de paradigme.

Les paysages des Multivalences n'ont pas d'horizon. Ils s'étendent comme infiniment. Sont-ce pour autant des paysages mentaux? Non. Tout autant une synap-



Alain Blondel © D.R.

genèse, qu'une vue des abysses ou des abîmes.

**k.: Comment le corps y trouve-t-il son compte ?**

A.B.: La peinture, c'est une lutte particulière où le corps semble se retirer pour n'être que la main et son geste mêlé à la texture-couleur et à l'étendue du tableau. Un moment de fusion précaire dans lequel chaque élément se conjugue, mais légèrement.

Plus concrètement, c'est un corps debout (le mien), non pas face mais „dans“ le tableau en train de se faire. Cela tant que la lumière du jour est là. Ce sont donc des heures entières où curieusement le corps ne fatigue plus.

Et comme il est beaucoup question d'énergie dans cette série des Multivalences, il est important que je la transmette. L'énergie ne se convoque pas. Il faut la faire passer dans la peinture.

**k.: Qu'apporte cette frise qui court à l'infini, un format que vous déclinez ici pour la première fois ?**

A.B.: Cette frise est aussi pour moi une proposition d'exercice pour le regard. Déjà je ne l'ai jamais vue. Elle fait 18 mètres et mon atelier ne permet pas un tel déploiement. Je la découvrirai lors de l'accrochage. Elle est une possibilité offerte de voir autrement. Quand nous regardons, nous convergions, nous faisons le point comme on dit. Moi, dans toute cette série je propose un autre mode pour le regard, comme un jeu. Au lieu de converger, divergeons, au lieu de focaliser, balayons du regard. Seul cet exercice en déploiement permet de percevoir les rythmes, de saisir les mouvements, de ressentir les interac-

tions... et ainsi de se rendre compte que lorsque nous focalisons, nous arrêtons tout. Avec 18 mètres de long, le balayage est obligatoire...

**k.: Pourquoi ce fond bleu nuit? Quelle est l'économie des couleurs employées? Cela appelle-t-il une projection spatiale, une cartographie particulière, un balisage ?**

A.B.: Ah, le Bleu. Il vaudrait mieux dire les Bleus. Il y a des centaines de nuances. Le bleu a été pour moi une couleur difficile à aborder, tant j'y baignais. Le bleu était partout dans mon enfance. Le bleu dans ma famille était la reine des couleurs. Alors quand il a fallu que je fasse du bleu. La peinture m'a appris qu'une couleur n'est rien sans la matière qui la porte, sans Sa matière. Je préfère parler de matière-couleur, pour ce Bleu que l'on dit de nuit mais qui est de Prusse, d'Indigo, de Delft, qui est d'abord mélangé à la cire d'abeille puis à l'huile ensuite. Bref des bleus triturés et surtout bousculés dans leurs particularités chromatiques... J'ai pris un grand plaisir à les chercher et parfois à les trouver.

Pour les Multivalences c'était l'étude des rapports des Bleus et des Bruns qui m'importait. Car plus que la couleur, ce sont les rapports de couleurs qui sont intéressants à fouiller. Et ce n'est certainement pas un balisage. Le foisonnement de traits montrerait plutôt la variété des déplacements possibles dans l'espace du tableau, des chemins comme autant de parcours offerts. En ce sens ce pourrait être une cartographie des chemins possibles, répondant à une question pour moi déterminante: qu'est ce que s'orienter dans la pensée?

**k.: Comment êtes-vous arrivé aux Multivalences ?**

A.B.: Le détonateur a été la relecture de Point et ligne sur plan de Kandinsky. J'ai voulu lui répondre, tant ce qu'il disait me semblait peu pertinent aujourd'hui. Les Multivalences sont donc ma réponse à cet essai. Le point et la ligne ont constitué le protocole de départ. Puis au fil des recherches, je me suis rendu compte de l'inopérativité du point considéré comme origine, tel que le définit Kandinsky... J'ai été plutôt amené vers ce que je pourrais nommer le „devenir ligne“ du point. Une version dynamique, comme dans le vivant.

Alain Blondel, Multivalences  
Jusqu'au 13 juillet 2018  
Galerie 24b  
24 bis, rue Saint-Roch  
75001 Paris  
[www.24b.paris](http://www.24b.paris)



Die Künstlerin Clio Van Aerde im Gespräch

# „Die triviale Bewegung des menschlichen Ganges.“

Alain Steffen

**A**m 9. Juni 2018 startet Clio Van Aerde ihren Rundgang um die physische Grenze des Großherzogtums Luxemburg zu erforschen. Start- und Zielpunkt ist Schengen, die Dauer beträgt etwa vier Wochen. Die Künstlerin wird so präzise wie menschlich möglich der Grenzlinie entlang gehen. Die gesamte Strecke wird in Echtzeit im MUDAM sowie auf der Webseite [online.clovanaerde.com](http://online.clovanaerde.com) übertragen.

**kulturissimo: Frau Van Aerde, Sie haben am 9. Juni Ihr Projekt on line gestartet, bei dem Sie die Grenze von Luxemburg zu Fuß abgehen. Diese Form der Kunst nennt sich Walking Art. Was genau versteht man darunter?**

Clio Van Aerde: Walking Art bewegt sich an der Schnittstelle zwischen Theater, Tanz, Performance und Bildender Kunst. Das Gehen in den performativen Künsten tritt seit den 1950ern immer häufiger auf. Gehen als Kunstpraxis versteht sich als Widerstand gegen eine Beschleunigungsgesellschaft, in der motorisierte Fortbewegung und virtuelle Kommunikation unsere Lebenswirklichkeit zunehmend dominiert und unmittelbar verzerrt. Die triviale Bewegung des menschlichen Ganges als zeitlich-räumliche Maßeinheit gilt hier als Ausgangspunkt. Das Verschwimmen und die in Fragestellung der Grenzen zwischen Kunst und Alltag, Realität und Virtualität, Vergänglichkeit und Stetigkeit werden hier erforscht. Ein Aufatmen inmitten konsumorientierter Überstimulation und ein physisches Wahrnehmen und Begreifen unserer Umgebung.

**„k.“: Wen wollen Sie mit diesem Projekt erreichen und warum?**



Copyright Maurice Bender

CVA: Menschen, die sich mit Fragen bezüglich Identität, Nationalität, Grenzen und deren Impact auseinandersetzen wollen. Ich möchte Menschen dafür interessieren, die Entwicklung dieses Projektes zu beobachten. Genauso wie Menschen, die sich, wie ich, keine konkreten Gedanken um geopolitische Grenzen machen müssen, weil sie ihrem Widerstand nicht oder gering ausgesetzt sind und dementsprechend keinen Einfluss auf ihr Alltagsleben nimmt.

**„k.“: Was soll nach diesem Projekt in Erinnerung bleiben? Für die Menschen, für Sie?**

CVA: Die Erkenntnis, dass, auch wenn Grenzen vom Menschen geschaffen werden, sie deswegen nicht unbedingt auf menschlichen Maßstab hin begeh- oder erreichbar sind. Dass das kritische Hinterfragen sozialer Strukturen immer relevant ist. Dass die Natur, der Mensch, seine Wahrnehmung und Fähigkeiten als Maßstab genommen werden sollten, um irdischer zu bleiben. Die Spuren der Arbeit werden in Form von Dokumentation verbleiben. Für mich selbst wird dies eine bedeutende persönliche und künstlerische Bereicherung sein.

**„k.“: Sie benötigen für on line vier Wochen. Spielt der Faktor Zeit eigentlich eine Rolle bei solchen Walking Art-Projekten? Und wenn ja, welche?**

CVA: Diese vier Wochen sind eine Schätzung; das Gehen an sich und alle damit verbundenen Faktoren als Zeiteinheit sollen im Mittelpunkt stehen. Ja, Zeit oder genauer gesagt die zeitliche Wahrnehmung spielt eine wichtige Rolle. Klar ist, dass diese Performance erst beendet ist, wenn ich meinen Startpunkt wieder erreicht habe, ich also meine Runde gedreht habe. Dieser zeitliche

Umfang wird dazu führen, dass ich auch an meine physischen, mentalen und emotionalen Grenzen stoßen werde. Ich bereite mich auf ein ständiges Schwanken zwischen Kunst und Alltag vor, geprägt von unterschiedlichsten Zuständen wie Desorientierung, Isolation, Konfrontation und Träumerei.

**„k.“: Was bedeuten denn Grenzen für Sie?**

CVA: In erster Linie verbinde ich mit dem Wort Privilegien, Hindernisse, ein arbiträrer Eingriff oder Einfluss auf das individuelle Leben. Ich verknüpfe damit Sicherheit, Struktur, Geborgenheit, aber auch Missverständnis, Widerstand, Einschränkung. Mit Grenzen meine ich einerseits geopolitische Grenzen, aber auch in einem weiteren Sinne, soziokulturell geschaffene Grenzen wie Eurozentrismus, Heteronormativität, innere, individuelle Grenzen und der mehr oder weniger bewusste Grat dazwischen. Problematisch sehe ich eine Grenze dann, wenn Sie als fixe, steife Linie verstanden wird, die situations- oder realitätsbedingt weder hinterfragt, überschritten oder ausgedehnt wird. Ein Zitat von Jean Tinguely fällt mir da immer wieder ein: „L'unique chose sta-



ble, c'est le mouvement, partout et toujours“.

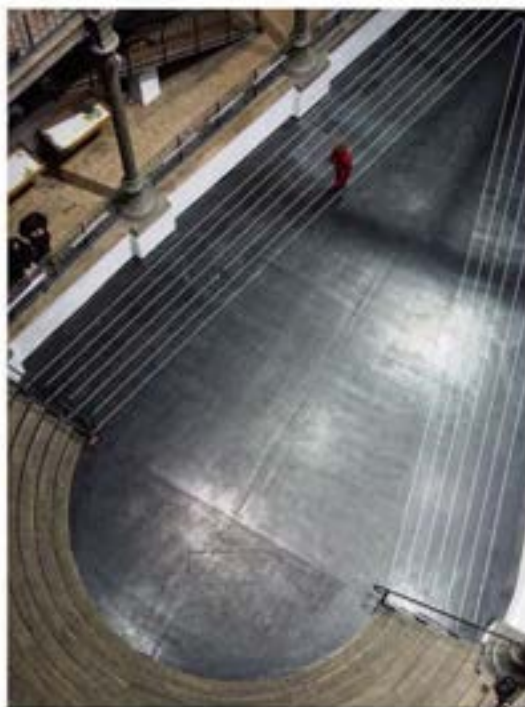
**„k.“: Bei Ihrem Projekt überschreiten Sie die Landesgrenze nicht. Ist aber gerade heute nicht sehr wichtig, über die Grenzen unseres kleinen Landes hinauszusehen, oder aber jetzt auf das Individuum bezogen, immer wieder Grenzen zu überschreiten?**

CVA: Ich widerspreche hier und behaupte, dass ich so einige Grenzen mit diesem Projekt überschreite oder auch ausdehne. Nicht zuletzt, damit beginnend, dass Hindernisse auf meinem Weg mit hoher Wahrscheinlichkeit dazu führen, dass ich mich in einem der angrenzenden Länder wiederfinden werde. Die Aussage meines Projektes, wie bereits erwähnt, ist es sich nicht auf das Überschreiten von Grenzen quasi als zu überwindendes Symptom zu beschränken, sondern ihrem Ursprung auf den Grund zu gehen. Warum gibt es sie und was hat zum Beispiel heute eine Grenze wie die luxemburgische noch für einen Sinn oder Funktion, und ist es nicht relevant, dies zu hinterfragen oder ihre Form an sich. Der Mensch, also auch ich, braucht Strukturen, Definitionen, Kategorisierungen um als Individuum oder auch als Gesellschaft sich weiter aufbauen und weiterentwickeln zu können. Jedoch führt dies auch dazu, dass alles was nicht so leicht definierbar oder kategorisierbar ist und entweder als unsichtbar oder störend verbleibt. Deswegen empfinde ich diese Auseinandersetzung als wichtig.

**„k.“: Sie zeichnen die Grenzen Luxemburg sozusagen mit dem Körper nach. Welche Rolle spielen Körper und Geist bei Ihrem Projekt? Das ist ja eine sehr persönliche Erfahrung, von denen das interessierte Publikum an sich nichts mitbekommt.**

CVA: on line stellt die Hypothese auf, dass, nämlich wenn die Grenze eine vom Menschen erschaffene Linie ist, sie auch für den Menschen physisch zugänglich sein sollte. Der eigene Körper und deren Wahrnehmung sind hier Maßstab und Instrument. Der spannende Begriff „Körperdenken“ von Dietmar Kampers, gerät heutzutage immer mehr in Vergessenheit. Es ist damit das Zusammenspiel von Körper und Geist und die daraus entstehende Wahrnehmung unsere Umgebung gemeint. Raum, Zeit, Körper und Geist, diesen vier Elementen kann der Mensch nicht entkommen, nie. Diese Arbeit intensiviert dieses Zusammenspiel und dessen Auswirkung auf einen selbst. Ich erwarte allen möglichen menschlichen Zuständen aus-

gesetzt zu sein, ohne jedoch dabei ein unnötiges lebensbedrohliches Risiko einzugehen. Der menschliche Aspekt steht immer im Mittelpunkt. Das Publikum hat durch das unmittelbar davor und danach Stattfinden der öffentlichen Gespräche mit Estelle Evrard und Cyril Blondel die Gelegenheit etwas mitzubekommen. Außerdem wird die Strecke in Echtzeit im MUDAM oder auf der Website zu verfolgen sein. Wie intensiv das Publikum dies betreibt oder was es mit diesen Informationen anfängt, ist ihm überlassen. Das Spannungsverhältnis zwischen meiner durchgehend online angezeigten aktuellen Position, dabei aber selbst auf jegliche digitale Kommunikation zu verzichten ist interessant. Der konzeptuelle Aspekt des Projektes erlaubt es in knappen Sätzen das Vorhaben zu begreifen und somit daran teilzuhaben. Ja, es ist eine sehr persönliche Arbeit und Erfahrung, und das Publikum



Syndrome de la Décélération: copyright Rafael Haider

bekommt während der Performance nur begrenzt etwas während der Performance mit. Deswegen die Verlegung auf die Dokumentation der Arbeit in Form von Film und Tonaufnahme, Bild und Text und deren anschließenden Verarbeitung.

**„k.“: Walking Art gehört zum Bereich der Performing Art. Haben Sie nicht den Eindruck, dass diese Art der Kunstform immer noch ein bisschen belächelt und nicht so ernst genommen wird.**

CVA: Ich weiß nicht, ob ich diese Kunstform beschränken würde. Da dies mein Medium ist, ich mich damit identifiziere, ist sie für mich selbstverständlich und zu-

gänglich. Die Frage des Ernstnehmens hat allgemein, auf sämtliche Bereiche bezogen, nicht nur auf Kunst, etwas mit Haltung, Offenheit und sich auf etwas einlassen zu tun. Dass Performance Kunst als kontroverse gilt, unterstreicht nur dessen Legitimität.

**„k.“: Dies ist ja nicht ihr erstes Walking Art Projekt. Davor gab es 2017 Walk in practice und 2016 Syndrome de la décélération, das in fünf Städten, nämlich Wien, Brüssel, Hamburg, Luxemburg und London stattgefunden hat. Welche Erfahrungen haben Sie mit diesen Projekten gemacht?**

CVA: Bei Syndrome de la Décélération stand die Gegenwart, die Entfremdung des trivialen Aktes des Gehens und die Erkundung eines Raumes im Fokus. Die Absurdität des Rückwärtsgehens, die scheinbar unermüdliche Wiederholung des Weges und das bewusste Verzichtens jeglicher optischen Antizipation, schaffte für das Publikum Raum für u.a. Entschleunigung, Kontemplation, Bewusstsein. Ich konnte verschiedenste extrem spannende Reaktionen beobachten, die von tiefer Faszination, Verwirrung bis hin zu verständnislose Abneigung oder Desinteresse reichten. Ich habe dieses Projekt persönlich und künstlerisch als wegweisende Revelation erfahren. Walk in practice, der Workshop im MUDAM, war an die Recherche des Syndrom-Projektes angeknüpft. Es war eine sehr berührende und bereichernde Erfahrung meine künstlerische Recherche an und durch diesen besonderen Ort mit anderen Menschen teilen zu können und verschiedene Wahrnehmungen auszutauschen.

**„k.“: Kann man sagen, dass Walking Art somit die Tradition des Wanderns und des Pilgerns weiterführt. Der Wanderer ist ja eine zutiefst romantische Figur des 19. Jahrhunderts.**

CVA: Ich bin jetzt keine Expertin was diese Periode betrifft, aber ich denke, dass das bestimmt stimmt. Das Gehen war zumindest, und ist bis heute noch eine häufig vorkommende Thematik in der damaligen Literatur und Philosophie. Andersrum trägt der Spaziergang oder der Akt des Gehens genauso zum kreativen Prozess oder Gedankengang bei. Generell wenn man unseren Sprachgebrauch betrachtet, fällt auf wie unumgänglich das Wort „Gehen“ und daran anknüpfende Wörter, Ausdrücke oder auch Metaphern sind, um sich auszudrücken. Die Gemeinsamkeit die mir jetzt spontan einfällt, ist das Streben oder die Sehnsucht danach, die Welt mit allen menschlichen Sinnen zu erfassen und zu begreifen.

## Skizzen aus Paris

Frémion &  
„dessin d'humour“

Pascale Velleine

Als vor zehn Jahren, 2008, zum ersten Mal eine Originalseite aus Hergés Album „L'affaire Tournesol“ ins Musée national d'art moderne Georges Pompidou einzog, konnte man sich denken, dass dies Auswirkungen auf den Kunstmarkt haben würde. Oder vielleicht war es bereits eine Konsequenz der immer größeren Nachfrage der Sammler (eine Gattung für sich...) und der immer zahlreicher entstehenden Galerien, die sich auf den Bereich von bande dessinée-Originale spezialisieren. Auf jeden Fall war es eine Anerkennung des 9ème Art.

Einer, der sich auf dem Gebiet der bande dessinée ausgesprochen gut auskennt, ist Yves Frémion. Er hat etliche Bücher darüber geschrieben, schreibt auch immer weiter (auch über andere Themen z.B. Krimis oder „Histoire de la révolution écologiste“), aber vor allem teilt er sein enormes Wissen gerne mit jedem, den es interessiert!

In seinem kleinen Ausstellungsraum im 20. Arrondissement, einem ehemaligen Laden mit Schaufenster neben dem Parc de Belleville, genannt „les ateliers du Tayrac“, zeigt er in wechselnden Ausstellungen Originale, entweder aus seiner persönlichen Sammlung oder Werke von Zeichnern, die er kennt und schätzt. Humor und Gastfreundschaft sind dabei stets seine Devise. Zu seinen Vernissagen kommen keine Menschenmassen, wie letzts zu der sehr branchéierten Galerie Treize-dix im 10. Arrondissement, die von Michel Lagarde, einem der seit über 25 Jahren wichtigsten Illustratoren-Agenten in Paris, gegründet wurde. Da war die Straße so voll von jungen schicken Leute – durchspickt von ein paar alten Hasen – besetzt, dass die Autos nicht mehr durchkamen. Schön, wenn die Kunst mal den Autoverkehr verhindert... Zu Frémion kommen eher die Kenner, die Profis, die von der alten Garde – durch-

spickt von jüngeren Hühnern –, die Geschichten erzählen, von ihren Erfahrungen, Erinnerungen, aber auch von ihren Projekten, aktuellen Arbeiten, baldigen Veröffentlichungen sprechen. Und ab und zu werden die Plastikbecher gehoben, wenn mal wieder einer gestorben ist, wie letzts für F'murr, der für seine Serie „Le génie des alpages“ berühmt war.

Als ich das erste Mal hinkam, war ich überrascht. Der Raum ist skurril, die Zeichnungen sind nicht vornehm eingerahmt, alles wirkt ein bisschen ärmlich. Die Bilder hängen teilweise ohne Rahmen,



einfach an Klemmen festgemacht, so dass man einen direkten Blick darauf haben kann, ohne Schutzscheibe, so wie ein Freund einem seine Zeichnungen zeigen würde. Man muss sich über eine Couch beugen oder hinter den Schreibtisch gehen, um die Bilder näher betrachten zu können.

An der einen Seite des Raums muss man aufpassen, dass man die Zeichenmappen, die unten stehend, an die Wand angelehnt sind, nicht umwirft. Die Atmosphäre ist sehr persönlich, denn de facto ist es Frémions Arbeitsraum. Alle seine Bücher stehen gereiht im Regal, jederzeit greifbar. Und auch ein gefüllter Zeitungsständer, denn er veröffentlicht die Zeitschrift „Les

papiers nickelés“ (genannt nach der früher sehr bekannten BD Serie „Les pieds nickelés“), la revue de l'imagerie populaire, die von bande dessinée, dessin de presse et d'humour, illustration, gravure et affiche handelt, sozusagen alles um den patrimoine sur papier. (Zu beziehen über <http://papiersnickelés.fr/A-la-une/Abonnement-Adhesion>). Die reinste Fundgrube!

Für Frémion haben bandes-dessinées-Zeichnungen nichts in den Museen zu suchen. Es ist ein art populaire, soll es auch bleiben, und als nur solches verteidigt er es. Dementsprechend sind die Werke bei ihm zu wirklich günstigen Preisen zu kaufen. Geld brauchen er und seine Künstler ja trotzdem... Durch die Krise der traditionellen Presse geraten viele Zeichner, die früher durch Illustrationsaufträge ihren Lebensunterhalt einigermaßen verdienen konnten, in finanzielle Schwierigkeiten. Wie Bridenne einmal erzählte „A l'époque, avec un dessin, je pouvais me payer mon frigo, maintenant c'est fini.“

Zurzeit stellt Giemsi aus, ein begabter Zeichner mit engagiertem Humor. Eine seiner Zeichnungen zeigt einen Eisbären, der auf einer nur noch ganz kleinen Eisscholle steht und besorgt sagt „Si je pète, c'est foutu“. Davor waren es Originale von Bosc (1924-1973), den ich selber gar nicht kannte, obwohl er für viele ein père du dessin d'humour moderne war, wie mir Catherine Beaunez erklärte, die ich bei Frémion kennenlernte. Sie präsentiert gerade ihr neues Buch „J'avais 15 ans en 68“, das sie im Selbstverlag veröffentlicht. (Zu beziehen über [www.catherinebeaunez.net](http://www.catherinebeaunez.net)). Als nächster eröffnet Lardon, auch ein wunderbarer dessinateur d'humour. Um über das weitere Ausstellungsprogramm informiert zu werden, einfach eine Email an [yves.fremion@gmail.com](mailto:yves.fremion@gmail.com) schreiben. Und wie das lateinische Zitat, links an der Eingangstür, so schön sagt: „Salvat ridendo mundum“: Il sauve le monde en riant.



Gramma apo tin Ellada

## Havana ist in Lefkada!

Linda Graf

Die Athenerin ist eine Erscheinung, eine engagierte Persönlichkeit. Despina betreibt ihre kleine Musik Bar Havana in Lefkada mit Leidenschaft, und das nicht nur während der Touristensaison, sondern das ganze Jahr über. Sie ist klein und feingliedrig, stets spektakulär herausgeputzt, mit Röcken, Halsketten, Armbändern und Ohrringen. Was die Politik, das Leben, die Freundschaft und die Liebe angehen, zu allem hat sie ihre Meinung. Ihren Lebenspartner René hat sie in Athen kennengelernt, als er in Griechenland mit seiner Band René Soler and his Son de Cuba auf Tournee war. Bei einem Konzertauftritt während der sommerlichen Festspiele in Lefkada haben die beiden sich in die Insel im Ionischen Meer verliebt.

Lefkada liegt im Westen Griechenlands und heißt „Die Weiße“. Aufgrund des hohen Kalkgehalts im Gestein ist das Meer um Lefkada türkisfarben. Der Sage nach hat die antike griechische Lyrikerin Sappho sich aus Liebeskummer von einem der weißen Felsen Lefkadas ins Meer gestürzt. Die Schönheit der Insel hat eine inspirierende Wirkung auf die Menschen, die sich hier niederlassen. Seit jeher trafen hier Schriftsteller, Musiker, Politiker und Archäologen ein. In Despinas und René's Bar hat man den Eindruck, man ist auf Kuba, einer Insel in roten und gelben Tönen. Da sind die lustigen Lampenschirme, Havanahüte, sie hängen von der Decke, eine von Despinas zahlreichen Ideen. Fotos bekannter kubanischer Musiker an den Wänden, Plakate von René's Konzerten in Europa. Wir bringen Farben ins Spiel, Freude, wir bringen Musik und Schönheit, so die Athenerin. Sie ist Griechin, sagt sie, bis tief in ihre Seele. Geboren wurde sie in Brüssel, lebte aber seit ihrem vierzehnten Lebensjahr in Athen. Lefkada ist über eine Brücke mit dem Festland verbunden, und bereits nach dem erstmaligen Überqueren der Brücke beschlossen René und Despina, die Hauptstadt zu verlassen, um hier einen Musikclub zu eröffnen. Sie fanden sich in einer Seitengasse wieder, die sie stark an Kuba erinnerte. An einer Ladentür war ein Schild mit der Aufschrift Zu vermieten angebracht. Despina sagt, sie glaubt an solche Schicksalsfügungen. Kurz entschlossen rief sie an. Sie mieteten den Laden, richteten die Musik Bar ein. René lebt für die Musik, sagt Despina. Er

stammt aus Havana und hat seine Musikecke in der Bar eingerichtet. Abend für Abend spielt er Gitarre und Bongo. Lefkadier und auch Touristen haben es sich angewöhnt, ihre Musikinstrumente mitzu-



Der Musiker und seine Muse

bringen, um mit René zu spielen. Auch wird hier bereits zu früher Stunde getanzt. Despina, mit ihren künstlerischen Outfits und ihrem leidenschaftlichen Temperament, schwirrt wie ein Paradiesvogel herum. Sie unterhält sich mit den Gästen und macht immer wieder Fotos, wenn es bunt zugeht. Viele von den Clubbesuchern, sagt sie, werden zu unseren Freunden. René gesellt sich zu uns an den Tisch, wir trinken Mojitos, lefkadischen Wein, er erzählt uns von seiner Kindheit. Auf Kuba ist er unter Musikern aufgewachsen, damals, um 1955, schossen Läden wie der

Buena Vista Social Club wie Pilze aus dem Boden. Enrique Jorrin, der Erfinder des Cha Cha Cha, war sein Nachbar, auch der Mambo wurde zu dieser Zeit in seiner Nachbarschaft ins Leben gerufen. Nicht aus politischen Gründen, sondern einzig um Musikkonzerte zu geben, verließ René Kuba und tourte mit seiner Band in Italien und in Frankreich. 2000 kam er nach Griechenland. Dort spielte er in einem Club und lernte die Athenerin kennen. René spielte als Vorgruppe zu Carlos Santana und zu Eric Clapton Konzerten. Er ist der Gründer der Lateinamerikanischen Festivals in Reno, seine Auszeichnungen und Preise hängen neben Fotos von griechischen und kubanischen Musikern an der Wand. Dieser Ort, sagt Despina, ist beseelt. Selbst wenn ich schließe und die Bar leer ist, spüre ich die Ausstrahlung der Gäste, die sich hier eingefunden haben. Sie hat eine Postkartensammlung von Fans aus aller Welt. Die Leute suchen uns nicht, sie finden zu uns, lautet ihre Einstellung, sie folgen ihrem Instinkt und finden zur Musik. Come in with a happy heart, steht auf dem Schild neben der Eingangstür. Wir lieben was wir tun, sagt Despina, und die Leute spüren das. Hier umgibt sie Schönheit und gute Energie. Weil der lefkadische Bürgermeister eine Petition zur Schließung der Bar aufgegeben hatte, mussten Despina und René 2011 das Miethaus in der Seitengasse aufgeben. Niemand sagt, das Leben sei leicht, folgert sie, oft sind die Umstände schwierig, doch in den Herausforderungen liegt die Schönheit. Man darf sich niemals unterkriegen lassen. Was dann geschah, erklärt Despina, erfüllt uns bis auf den heutigen Tag mit Stolz. Viele lefkadische Einwohner weigerten sich, die Petition zu unterschreiben. Sie gingen hin und sammelten Geld ein, damit Despina und René es sich leisten konnten, die Bar in einem Nebenhause in der gleichen Gasse wieder zu eröffnen. Despina war so von der Unterstützung der Lefkadier und Urlaubsgäste getragen, dass sie in genau zwei Tagen eine exakte Replikation des Musikclubs in dem neuen Haus einrichtete. Anfangs, lacht sie, waren die Leute ganz durcheinander im Kopf, wenn sie die Kopie der Bar in dem Nebenhause vorfanden. Ja, ich glaube an die Freiheit des Menschen: du tanzt nach deinem Rhythmus, und ich nach meinem. Die Schwierigkeiten der Vergangenheit nehme ich an, doch ich behalte nur die guten Dinge in Erinnerung.



Der Bürger der was vermisst

# Die siebte Knappheit: Wasser

Frank Bertemes

*Alles ist aus dem Wasser entsprungen!  
Alles wird durch das Wasser erhalten!  
Ozean, gönn uns dein ewiges Walten!  
Faust 2 II, Felsbuchten des Ägäischen  
Meers. (Thales)*

Die sieben Knappheiten. Die wir im Rahmen einer losen Artikelreihe im „kulturissimo“ betrachten wollen: Wie sie unsere Zukunft bedrohen und was wir ihnen entgegensetzen können. Das absolut interessante Buch des Wirtschaftsautors Henrik Müller beschäftigt sich mit der innovativen Darstellung künftiger Entwicklungen. Die sieben Knappheiten, die in der vom Autor definierten Reihenfolge an dieser Stelle bereits thematisiert wurden, sind: Menschen, Geist, Zeit, Energie, Macht und Boden. Fehlt also die siebte – und letzte – Knappheit, die wir behandeln wollen, nämlich das Wasser. Das wichtigste Element für das Leben überhaupt! Das Wasser, das allerdings einen bisher in der wirtschaftlichen Betrachtung – und um die geht es dem Autor der sieben von ihm eingeschätzten Knappheiten aus persönlicher Sicht – kaum beachteten Themenkomplex darstellt. Sowohl die Beschreibung der „Überflussillusion“ als auch die Diskussion über den Preis des Wassers und die daraus zu ziehenden Konsequenzen für wirtschaftliche Entscheidungen, wie zum Beispiel die Nahrungsmittelproduktion, sind vom Wirtschaftsredakteur und promovierten Volkswirt Henrik Müller, der für seine Arbeit mit zahlreichen Preisen ausgezeichnet wurde, interessant dargestellt und führen zu einem erweiterten Bewusstsein, das auch die Leserschaft des „kulturissimo“, jedoch durchaus kritisch betrachtet, erfüllen soll. So jedenfalls die erklärte Absicht des Zeilenschreibers, der als sich als Bürger, der so einiges vermisst, an dieser Stelle in ebendiese Diskussion einbringen will.

Zuerst einmal ein historischer Rückblick und der Versuch, unserem Bewusstsein klar zu machen, dass Wasser ein sehr vielfältiger Begriff in unserem Alltag der modernen Zeitgenossen im längst angelaufenen Zeitalter der Digitalisierung darstellt,



Johann Wolfgang von Goethe  
deutscher Dichter  
\* 28.08.1749, † 22.03.1832

Fakten im Gesamtkontext Wasser, die vielen von uns im Laufe der Zeit entgangen sind. Wasser – eine Selbstverständlich-

keit? Wasser ist nicht „nur“ Trinkwasser, das natürlich besonders den Wert des Wassers in unserem Alltag widerspiegelt,

sondern ein Gut, das sehr vielfältig ist. Deshalb sei ein historischer Rückblick erlaubt: 1822, 1831, 1832, 1848, 1859, 1866, 1873 – in all diesen Jahren war es schon schlimm gewesen, doch dann kam es dick. Im Sommer 1892 brach die Seuche wieder über Hamburg herein. Es war heiß in diesem Jahr, die Elbe, damals ohnehin ein stinkend dreckiger Fluss, stand niedrig, das Wasser war warm. Eine ideale Brutstätte für Erreger. Am 14. August wurde der erste Kranke, ein Kanalarbeiter, mit Brechdurchfall in ein Hospital eingeliefert, drei Tage später starb er. Die Story abkürzend war das Resultat der Ausbruch einer Katastrophe: Cholera – 17000 Erkrankungen, mehr als 8500 Menschen starben. Der Hamburger Cholera-Ausbruch war übrigens die letzte große Epidemie in Deutschland. In den Städten zu leben war damals lebensgefährlich. Die wirtschaftlichen Zentren Westeuropas und Amerikas waren im Zuge der Industrialisierung rasch gewachsen, Menschen, die auf engstem Raum im Dreck lebten. Seuchen wüteten, häufig, heftig und unbarmherzig. Chicago galt im späten 19ten Jahrhundert als Typhus-Hauptstadt der USA mit 20000 Fällen im Jahr! In Städten wie Detroit, Pittsburgh oder Washington D.C. lag die Kindersterblichkeit doppelt so hoch wie heute in Afrika südlich der Sahara. Die Ursache war überall die gleiche: schmutziges Wasser! Der Luxusbürger unserer Zeit weiß das alles nicht, es ist ihm auch ziemlich gleichgültig...

Doch zurück zur Historie, die allerdings in diesem Beitrag mit gezielter Absicht durchaus nicht umsonst bemüht sein soll. Erst im Zuge der Epidemie wurden in Hamburg und in anderen Städten Filtrieranlagen gebaut, dies ob der unhaltbaren Zustände in den überbevölkerten Städten, deren Infrastruktur mit der Wachstumsentwicklung nicht Schritt halten konnte. Die Bürger bekamen es mit der Angst zu tun und verlangten mehr Sicherheit für Leib und Leben – und, für uns Sozialromantiker, wie gewisse Neoliberale in ihrer infekten, unmenschlichen Denkweise und in ihrer Arroganz uns heuer darzustellen pflegen – noch etwas: man, sprich das gemeine Volk, verlangte mehr Mitspracherecht! Und das ob eines gewissen Umstandes, der heuer wieder, und das durchaus angesichts des Privatisierungswahns, der die Wirtschaftseliten und deren Lobbyisten im sehr diskutablen Dunstkreis der EU-Kommission heuer auch im Kontext „Wasser“ in ihren Profitgelüsten aufleben lässt, mehr als berechtigt: die Verdrängung bislang privater Wasseranbieter, die in vielen Ländern (in England übrigens seit dem 16ten Jahrhundert) die Stadtbewohner mit Wasser versorgten, aus dem Markt! Ein sehr interessanter und vielen von uns völlig unbekannter Fakt im Kontext der Wasserversorgung – der weshalb so wichtig zu erwähnen ist? Weil gegen Ende des 19ten Jahrhunderts staatliche, also öffentliche

Wasserwerke in Europa und Nordamerika die Versorgung der Bevölkerung mit sauberem Wasser und geordneter Abwasserentsorgung übernahmen und diese auch garantiertens – eine heuer sehr wichtige Klarstellung, die beweist, wie intelligent das normale Volk zu dieser Zeit war, und wieviel wir uns dessen, entsprechend der eingangs erwähnten Bewusstseinsbildung, in der Tat heutzutage auch wirklich und ob des neoliberalen, kriminellen Wirtschaftsmodells „bewusst“ sein sollten.... Eben auch im Kontext Wasser!

Der Fortschritt also. Problem gelöst. Im 20ten Jahrhundert war die Wasserversorgung kein großes Thema mehr, hin und wieder nur einige Schlagzeilen in den Lokalzeitungen über anstehende Sanierungsarbeiten der inzwischen altersschwachen Kanalisationssysteme, nichts Spektakuläres. Kläranlagen (heuer jedoch auch hierzumarienländchen allerdings wieder thematisiert) wurden ausgebaut, die Flüsse sauberer. Ansonsten galt in den meisten wohlhabenden Ländern der Erde für Wasser das gleiche wie für Strom: dass es irgendwie aus der Wand kommt, zuverlässig, sauber und billig! Weitere Gedanken folglich überflüssig! Doch inzwischen sieht die Chose wieder anders aus, und das ist auch sehr richtig so, rückt das Wasser wieder ins Zentrum der Agenda. Weltwassertage werden abgehalten, internationale Konferenzen in denen Probleme benannt und Lösungen diskutiert werden, internationale Organisationen (wie UNO und Weltbank) legen dicke Berichte und Studien vor – bis dato „überflüssige Gedanken“ werden also wieder im Gehirn des Homo sapiens digitalis aktiviert!

Wasser: Nach Angaben des Umweltbundesamts (Stand 2016) liegt in Deutschland der tägliche Wasserfußabdruck pro Person bei mehr als 3.900 Litern – direktes und indirektes Wasser zusammengenommen. Davon verwenden die Menschen aber nur drei Prozent bewusst und direkt bei sich zu Hause, indem sie kochen, duschen Wäsche waschen oder Wasser trinken. Der Rest davon steckt in Lebensmitteln oder Textilien, die aus landwirtschaftlicher oder industrieller Produktion auf der ganzen Welt stammen, auch virtuelles Wasser genannt. So fällt etwa bei der Erzeugung von Rindfleisch nicht nur der Verbrauch von Trinkwasser für die Tiere an, sondern auch der natürliche Niederschlag und die Bewässerung von den Feldern und Wiesen, welche das Futter liefern. Wasser ist also ein natürlicher Bestandteil unseres Lebens, wird aber auch als Rohstoff genutzt. Wissenschaftler der Universität Twente in den Niederlanden haben in einer weltweit geführten Analyse, die im Fachmagazin „Science Advances“ publiziert wurde, ein beunruhigendes Resultat herausgefunden: Mehr als vier Milliarden Menschen, also mehr als die Hälfte der Weltbevölkerung, lebt in Gegenden, die mindestens einmal jährlich unter Wasser-

knappheit leiden - der Westen der USA, der arabische Raum, Nordafrika, die Mittelmeerränder - von diesen Regionen hatte man das erwartet. Aber auch Teile Norddeutschlands sind zeitweise betroffen. Sorgsamer Umgang mit Wasser ist überall dort dringend nötig. Und wie sieht es hierzuländchen ob des realen Bevölkerungswachstums so aus?

Immer mehr Menschen, immer größere Städte, immer intensivere Landwirtschaft, eine immer schnellere Industrialisierung - all diese Entwicklungen - um wieder auf Henrik Müller zurückzukommen - die Westeuropa und Nordamerika im 19. Jahrhundert durchliefen, machen die Schwellenländer heute im Zeitraffer durch. Und es ist wie eh und je: ohne Wasser (reichlich und sauber) geht es nicht. Weil die Boomregionen zu trocken sind, droht in Ländern wie China und Indien das Wirtschaftswachstum zurückzugehen. Weil in Gegenden mit hohem Bevölkerungswachstum, zumal in Subsahara – Afrika, die Äcker und Weiden verdorren, werden in den kommenden Jahrzehnten Schätzungen zufolge zig Millionen Menschen auf Nahrungsmittelhilfen angewiesen sein... oder verhungern!

Die Folgen der Globalisierung und der demografischen Entwicklung lassen die Nachfrage nach Wasser steigen. Und der Klimawandel verknappt das Angebot an Wasser. Nur: wenn man die Welt als Ganzes betrachtet, ist der Begriff „Wasserknappheit“ in der Tat eher absurd. Kaum eine Substanz ist auf der Erde reichlicher vorhanden. Der blaue Planet ist der nasseste Ort im Universum den wir kennen. Rund 70 Prozent der Erdoberfläche sind von Ozeanen bedeckt. Anders als Öl, Gas und Kohle kann die Menschheit das vorhandene Wasser nicht aufbrauchen, weil es ein unendlich erneuerbarer Rohstoff ist, der verdunstet, in die Atmosphäre aufsteigt, aus Wolken abregnet, sich in Meere, Flüsse, Seen ergießt oder im Grundwasser versickert. Es ist nur so: den größten Teil der Vorkommen kann die Menschheit kaum nutzen: 97 Prozent des Wassers sind salzige Ozeane, vom Rest ist das meiste im Eis der Polkappen gespeichert. Nur ein Prozent ist leicht zugänglich - in Seen, Flüssen und im Grundwasser.

Wasser ist lebensnotwendig. Ohne Wasser ist Leben auf der Erde unmöglich, menschliches Leben erst recht. Es gibt keine Alternativen, keine Substitute. Der Zugang zu Wasser ist ein Menschenrecht. Es gilt der absolute Respekt vor dieser Ressource!

Letztlich wird es zur Kooperation im Kontext des Wassers keine nachhaltige Alternative geben. Erst recht nicht in einer Welt wachsender wechselseitiger Abhängigkeiten - von der Handelspolitik bis zum internationalen Umweltschutz.

„Das Beste aber ist das Wasser.“ So der griechische Dichter Pindar...



## Der europäische Krieg 1939-1945 (8)

## Winston Churchill

Tino Ronchail

Winston Churchill wurde am 30. November 1874 auf Schloss Blenheim, dem Schloss seines Großvaters, des 7. Herzogs von Marlborough geboren. Seine Eltern waren der Politiker Randolph Churchill und die amerikanische Millionärstochter Jennie Jerome. Schon vor seiner Geburt war der Familienbesitz verhökert worden. Seine Herkunft sicherte ihm jedoch von 1881 bis 1892 die Aufnahme in Eliteschulen in Ascot, Brighton und Harrow, aber seine schulischen Erfolge waren bescheiden. Nach der Schulzeit beschloss er sich in der Militäarakademie von Sandhurst auf eine militärische Karriere vorzubereiten. Mit 21 Jahren wurde der passionierte Reiter Kavallerieleutnant in einem Husarenregiment, das im Herbst 1896 nach Südindien verlegt wurde. Dort genoss er alle Annehmlichkeiten eines britischen Offiziers in den Kolonien: eigenen Bungalow, Polo-Pferde, einen Butler und einige Dienstboten.

Zur Vertiefung seiner Bildung ließ er Sendungen von Büchern aus England kommen: Macaulays „Geschichte Englands“, Gibbons „Decline and Fall of the Roman Empire“, griechische Philosophen, Pascal und Saint Simon, Malthus und Darwin, die in der britischen Gesellschaft gelesen wurden oder zumindest in den Privatbibliotheken stehen mussten, gehörten dazu.

Die Lust am Schreiben und das rege Interesse an Kriegen ließen ihn vor 1900 lange und beschwerliche Reisen durch das britische Weltreich machen und als Kriegsberichterstatter an einigen Kolonialkriegen teilnehmen: auf Seiten der Spanier im Unabhängigkeitskrieg von Kuba, ? wo er für den Rest seines langen Lebens die Havanna-Zigarren und die Siesta schätzten lernte ?, in verschiedenen Teilen Indiens, bei der Niederschlagung des Mahdi-Aufstandes im Sudan. Im zweiten Burenkrieg in Süd-Afrika wurde er von den Buren gefangen genommen, konnte jedoch nach einigen Wochen nach Maputo (Mosambik) fliehen.

Die Veröffentlichung von Zeitungsartikeln und Büchern mit großen Auflagen war der Anfang einer Schriftstellerkarriere, die



Photo Google - Churchill in Uniform

ihm viele Jahre später den Nobelpreis für Literatur einbringen sollte.

Sein hoher Bekanntheitsgrad erlaubte ihm im Jahr 1900 seine Kandidatur für die Unterhauswahlen zu stellen und so zog er im März 1901 als frisch gewählter Kandidat der Konservativen in das Parlament ein. Die konstituierende Sitzung des neugewählten Parlaments verpasste er, da er eine dreimonatige Konferenztournee in Großbritannien, den USA und Kanada für wichtiger hielt. Gut drei Jahre später wechselte er zu den Liberalen, weil diese sich in der Frage „Freihandel oder Schutzzoll“ für den Freihandel entschlossen hatten. Es sollte nicht der letzte Wechsel sein. 1908 heiratete er; im Laufe der Jahre wurde er Vater von vier Töchtern (eine starb im Kindesalter) und Sohn Randolph.

Churchills politische Karriere hatte schon 1905 mit seiner Nominierung als Unterstaatssekretär für die Kolonien begonnen und setzte sich in schnellen Etappen als Handelsminister, dann als Innenminister fort; schlussendlich wurde er zum Ersten Lord der Admiralität (Marineminister) ernannt.

Im 1. Weltkrieg war es der Plan Churchills, das mit Deutschland verbündete Osmanische Reich durch das Mittelmeer anzugreifen. Zwei Landeunternehmen alliierter Truppen auf die türkische Halbin-

sel Gallipoli an den Dardanellen scheiterten jedoch am 19. Februar und am 18. März 1915 mit einem alliierten Soldatenverlust von 142.000 Mann.

Für Churchill war diese Katastrophe auch eine persönliche Niederlage. Er musste am 18. Mai sein Amt als Erster Lord der Admiralität niederlegen, ergatterte für etwa sechs Monate den unbedeutenden Posten des Kanzlers des Herzogtums Lancaster, meldete sich am 20. November 1915 jedoch freiwillig als Major an die Front, wo er bis zum 6. Mai 1916 ein Bataillon befehligte. Lloyd Georg nahm ihn 1917 als Munitionsminister in sein Kabinett auf.

Ab 1919 begrüßte Churchill die Intervention der Alliierten gegen die bolschewistische Revolution Lenins und Troztkis. Bereits ab Juli 1919 zogen sich die erfolglosen britischen Truppen aus Russland zurück.

Anfangs der 30er Jahren war sein guter Ruf etwas lädiert. Viele sahen ihn als Reaktionär wie zahlreiche kon-

servative Politiker jener Zeit, die sich vorstellten Positives in Faschismus und Nationalsozialismus entdecken zu können. Es dauerte bei Churchill nicht lange bis er die wahre Natur, die Aggressionspolitik Hitlers erkannte und folgerichtig Einladungen nach Berchtesgaden ausschlug.

1930 hatte er die ersten Zeichen der Entkolonisierung der Welt noch nicht erkannt. Der überzeugte Imperialist war absoluter Gegner der indischen Unabhängigkeitsbewegung und beschimpfte ihren Anführer Mahatma Gandhi als „halbnackten Fakir“. Er war auch ein Vertreter der Pseudowissenschaft der Eugenik und trat für Segregation und Sterilisierung ein.

Zur selben Zeit schien er ein Mann zu sein, der seine Zukunft hinter sich hatte. Er zog sich auf seinen Landsitz Chartwell in Kent zurück und widmete sich seinen Hobbies, der Schriftstellerei und der Malerei. Am 10. Mai 1940, dem Tag des Einmarsches der Wehrmacht in Frankreich, wurde er der Kriegspremier einer britischen Allparteienregierung. Der britische marxistische Historiker Eric Hobsbawm schrieb zu diesem Mann: „Das Paradox bei W. Churchill, dessen politischen Einschätzungen seit 1914 fast immer und in jeder Hinsicht falsch gewesen waren, bewies nur in einem einzigen Fall Realismus, im Fall von Deutschland.“



## Gewalt in der Gesellschaft

Zwischen Ausblendung  
und Dramatisierung

Jim Schumann

Wenn immer es zu massiver Gewalt kommt, wie das ja fast jeden Tag der Fall ist, entspinnt sich ein Deutungskampf. Die am Status quo orientierten Kräfte bezeichnen ihre Herausforderer als Randalierer, als Chaoten oder gar als Kriminelle oder Terroristen und sprechen ihnen jegliche Legitimation ab. Diejenigen, die zur Gewalt greifen, bestreiten wiederum die Legitimität der Herrschenden, zumindest aber einzelner politischen Entscheidungen. Entsprechend verstehen sie sich als Vorkämpfer einer neuen und gerechten Ordnung, als Anwälte der Schwachen und Entrechteten oder als Korrektiv für Fehlentwicklungen. Das tun die „Studenten“, die die Zugänge zu den französischen Universitäten blockieren, das tun die Islamisten, die sich in Menschenansammlungen in die Luft sprengen. Nicht immer hat allerdings die kategorische Verurteilung der Gewalt durch Machthaber und/oder die herrschende öffentliche Meinung Bestand. Man denke nur an die Erstürmung der Pariser Bastille am 14. Juli 1789 – zweifellos ein Akt der Gewalt, dem aber heute mit einem nationalen Feiertag ehrend gedacht wird.

Gewalt und  
Gesellschaft

Wo Gesellschaftsordnungen auseinander brechen, bevor sie sich richtig entwickeln können, Beispiele außerhalb der westlichen Hemisphäre gibt es genug, liegt Gewalt als Ausweg gleichsam in der Luft. Es entsteht eine Gewaltatmosphäre, in der nach friedlichen Kompromisslösungen bei Konflikten gar nicht erst gesucht wird. Wer aber ausschließlich auf die Gewaltverhältnisse jenseits des westlichen Kosmos blicken würde, der würde die westeuropäische Geschichte verfälschen. Es sind gerade mal siebzig Jahre her, dass wir im hochzivilisierten Westen über 50 Millionen Tote zu beklagen hatten. Und es waren nicht die marodierenden Horden der SA und SS, welche die nationalsozialistische Gewaltgesellschaft am Leben hielten,

sondern es war das wohlgeordnete System aus Militär, Polizei, Bürokratie, Erziehen usw., die alle ihren Teil zu diesem System beitrugen.

Wenn in einer Gesellschaft ein sozialdarwinistischer Überlebenskampf geführt wird, in dem es nur Verlierer oder Gewinner gibt, entsteht ein gesellschaftliches Grundklima existenzieller Angst. Enge, das Gefühl der Beklemmung und der Ausweglosigkeit, ist ein Gewalt auslösender Faktor. Beziehungskälte, die den Menschen die Alltagsenergien nimmt, die soziale Erosion der gemeinschaftlichen Bindungskräfte – das sind alles Gewalt fördernde Elemente.

Wir befinden uns inmitten einer epochalen gesellschaftlichen Umbruchsituation. Neue Wertvorstellungen und Gesellschaftsbilder gibt es nicht und die alten werden von den Ewiggestrigen schamlos missbraucht. Der Soziologe Emile Durkheim hat für solche gesellschaftlichen Umbruchsituationen den Begriff des „moralischen Vakuums“ geprägt.

Ausblendung und  
Dramatisierung

Beiden Haltungen ist gemeinsam, dass Gewalt als Fremdkörper, als Defizit und als Synonym für Bedrohung, Zerfall und Auflösung der Gesellschaft betrachtet wird: Entweder bricht Gewalt als Barbarei von außen in die Gesellschaft herein, oder sie löst, als Pathologie der modernen Gesellschaft, diese von innen, aus ihrer Mitte heraus auf.

Eine solche Defizitperspektive, d.h. die einseitige Verbindung von Gewalt mit Desintegration, dem Auseinanderbrechen und Zerfall sozialer Ordnung, führt aber dazu, alle möglichen Phänomene, die als Übel der Gesellschaft erscheinen (Leistungsdruck, Künstliche Intelligenz, Digitalisierung usw.) zur unscharfen und vagen Diagnose einer „desintegrierten Gesellschaft“ zu verdichten und diese als Ursache für Gewalt auszugeben. Da Gewalt kein Bestandteil von Modernität sein kann, bleibt es demnach bei einer Betrachtung von Gewalt als Defizit, als



Zitat von Karl Marx in  
„Das Kapital“ - Band 1

Fremdkörper, der außerhalb der sozialen Ordnung steht.

Dieses Selbstverständnis einer gewaltfreien Moderne erzeugt aus sich selbst heraus Verunsicherung und Destabilisierung, die zu immer neuen Dramatisierungen einer Zunahme von Gewalt führen. Zum einen hat der Erfolg des Modernisierungsprozesses für eine erhöhte Sensibilität gegenüber Gewalt geführt und ist damit auch für die Wahrnehmung von immer mehr und immer neuer Gewalt in der Gesellschaft verantwortlich. Zum anderen ist Gewalt in der modernistischen Gesellschaft mit einer stark negativen Konnotation behaftet. Beides führt dazu, dass nahezu beliebige Handlungsweisen und Sachverhalte als Gewalt bezeichnet werden, um diese dann umso leichter diskreditieren und skandalisieren zu können. Indem man aber Probleme als „Gewalt“ bezeichnet, ist man sich der öffentlichen moralischen Empörung sicher – es verstärken sich die Solidaritätsgefühle der Ankläger und es können neue Unterstützer mobilisiert werden.

Gerade aber diese Positionierung von Gewalt als negatives Zentrum der modernen Gesellschaft gibt den Rahmen dafür her, dass immer mehr Gewaltphänomene entdeckt werden bzw. Gewaltereignisse dramatisierend verdichtet sofort auf eine Gefährdung der sozialen Ordnung verweisen. Wenn aber Gewaltphänomene einen Angriff auf die Gesellschaft darstellen, wird sofort der Ruf nach „Recht und Ordnung“ laut. Gewalt erzeugt Gegengewalt – der Kreis schließt sich.

# By Gado

